

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E

C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

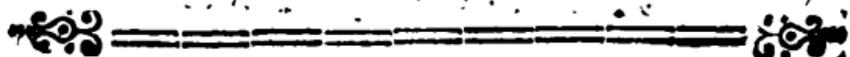
DEDIÉ AU ROI,



M A R S 1 7 5 2 .

N E U C H A T E L

D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



M D C C . L I I





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1752.



R E P O N S E

*A une Objection sur l'obligation où sont les Jeunes
Gens de s'appliquer à la Pieté.*

VOUS avés vû, MONSIEUR, dans le *Journal Helvétique*, quelques Discours sur l'Exhortation que *Salomon* fait à la Jeunesse, de se *souvenir de son Créateur* *. Vous les avés trouvé assez bien raisonnés. L'intention de l'Auteur vous a parû bone & loüable; mais vous ajoutés qu'il a oublié de discuter un point important, & par où il faloit même comencer; c'est la possibilité de ce Devoir. Il faloit avant toutes choses, examiner si la Jeunesse est capable d'avoir les mouvemens & les sentimens que demande la Pieté. Vous paroissés en douter. La véritable Pieté, dites-

O 2

vous,

* *Ecles. XII. 3.*

vous, suppose un jugement plus solide & plus raffiné que ne l'ont ordinairement les jeunes Gens. C'est bien fait d'en jeter de bon-heure les Semences dans leur Ame, de leur inspirer de bons principes, ils pourront après cela devenir pieux dans un âge plus mûr, quand la Raison aura aquis toute sa force. Exiger la Pieté avant ce tems-là, c'est donner des leçons prématurées. Pour l'Exhortation de *Salomon* à se souvenir de son Créateur, vous l'expliqués d'une manière fort adoucie. Cela signifie, selon vous, que les Jeunes-Gens doivent de tems en tems se rapeller l'idée de Dieu à qui ils sont redevables de la vie; mais vouloir qu'ils ne le perdent jamais de vûe, come l'entendent quelques Prédicateurs, c'est prêter à *Salomon* une Morale outrée.

Pour bien enseigner la Morale, il faut en proportionner les Règles à la capacité de ceux qu'on instruit, n'exiger rien d'eux qui soit au dessus de leurs forces. Il vous semble qu'on n'a pas assez eu cette attention dans les Discours que vous avés lûs. On y a toujours supposé de la facilité dans les jeunes Gens à se tourner du côté de la Pieté. On y a bien fait voir la justice de ce Devoir, son importance, son influence sur le bonheur présent & à venir. Mais il falloit bien établir
 que

que les Jeunes Gens, malgré leur jeunesse, peuvent aquerir la Piété, & en revêtir tous les sentimens. C'est ce qui vous paroît fort difficile à prouver. La Question est donc aujourd'hui entre nous, de savoir si la chose peut être regardée come assés facile, ou même si l'on peut la regarder seulement come possible.

La difficulté que vous me faites, *Monsieur*, paroît mériter beaucoup d'attention. Je commence à trouver la Question assés problématique. On pourroit peut-être, soutenir avec assés de vraisemblance, les deux sentimens opposés.

Il est difficile de former les Jeunes Gens à la Piété; Il est facile de leur en inspirer les sentimens; deux propositions contraires qu'il seroit aisé de concilier, en distinguant d'abord les différens caractères de Jeunes Gens. Les uns sont nés avec un heureux naturel qui leur rend la Piété facile, les autres avec de mauvaises inclinations qui la leur rendent difficile. Mais sans nous arrêter à cette distinction, qui résoudroit en partie la difficulté, nous allons examiner nôtre Question d'une manière générale.

Que la Jeunesse puisse aisement se former à la Piété, c'est ce que l'on peut prouver, en faisant voir que dans cet age, encore

tendre, l'Âme est par manière de dire, flexible, c'est come une Cire molle susceptible des impressions qu'on veut lui donner. La Jeunesse n'est pas encore prévenue de plusieurs faux principes dont on se remplit dans la suite. Les soins & les occupations de la vie ne l'agitent pas encore. Ces circonstances paroissent favorables pour imprimer dans leurs Esprits de bones Maximes, & pour les graver dans leurs Cœurs.

Cette docilité convient proprement à l'Enfance, dirés vous. Elle est souple, on la plie come l'on veut. La Jeunesse est toute autre chose. Dans cet âge nous n'écoutons qu'avec peine ceux qui se mêlent encore de nôtre éducation. Tout respire chez nous l'indépendance. On craindroit de passer encore pour Enfant, si l'on ne méprisoit pas les Conseils de ceux qui ont inspection sur nos Mœurs.

Les Passions de la Jeunesse sont vives & ardentes, & les Objets extérieurs les irritent continuellement. La vivacité de leurs desirs, & l'usage d'une liberté nouvelle, les mènent loin. C'est dans ces Années critiques que le défaut d'expérience expose à mille surprises. L'Esprit s'ouvre à tout ce qui flatte les sens, le Cœur se laisse prendre à tout ce qui plait. Entraîné par la nouveauté du
plai-

plaisir, on ne conoit point d'autres Loix que ses volages desirs. Si à ces faillies d'une bouillante Jeunesse, à ce feu des Passions, on joint encore l'exemple & l'aplaudissement de quelques Amis dérèglés, on ne pourra pas s'empêcher de convenir que tout contribue à jeter les Jeunes Gens dans le désordre.

La Raison est déjà formée à cet âge là, il est vrai, mais le mal est qu'on ne l'écoute guère. Si l'on s'en sert, c'est le plus souvent, pour favoriser les Passions, pour se procurer les Plaisirs défendus. Un jeune Home réfléchira sur les moïens les plus propres de s'insinuer dans un Cœur qu'il veut corrompre, d'entretenir son intrigue, de soutenir ses dépenses, & de se procurer de quoi fournir à son jeu. Un Jeune-Home raisonne quelquefois, mais c'est pour chercher des excuses & de prétendues justifications à ses habitudes vieieuses, à ses atachemens criminels. Sa Raison lui sert à se remplir l'Esprit de toutes les Maximes du Monde, & à en prendre tous les sentimens. Pour les Maximes de l'Evangile on les laisse à quartier, ou l'on trouve le secret de les éluder par de fausses gloses. S'il pousse plus loin le raisonnement, ce sera peut-être pour essayer de rendre douteuse la vérité de la Religion Chrétienne,

& pour afoiblir son autorité. Les moindres probabilités contre la divinité de l'Évangile lui tiennent souvent lieu de démonstrations. Il semble donc que la Jeunesse, au moins une Jeunesse vive & bouillante, est de tous les âges, celui qui suscite le plus d'obstacles à la Piété.

Je me flate, *Monsieur*, qu'après cette longue tirade, vous ne devés pas vous plaindre que j'aie afoibli vos difficultés. J'ai tâché de les mettre dans tout leur jour, & de les faire paroître dans toute leur force. Vous me permettrés bien à présent de plaider ma Cause, & d'essaier de répondre à vos Objections.

Il faut convenir que la Jeunesse, envisagée par certains côtés, est l'âge le plus dangereux, mais regardée par d'autres endroits, elle se trouvera assés favorable à la Religion. Les Jeunes Gens se laissent souvent corrompre par les mauvais exemples, mais s'ils en ont de bons, on a quelquefois la consolation de les voir aller fort loin dans la Vertu. Le penchant à l'imitation peut-être autant un secours qu'un obstacle à la Piété. La vivacité du sentiment les jette souvent dans le desordre, mais si elle se tourne du côté de Dieu, ils en ont plus de reconnoissance pour ses bienfaits, plus d'attachement à lui plaire.

On

On peut dire en un mot, que si les Jeunes Gens tournent mal, on ne peut rien de pire, s'ils tournent bien, on ne peut rien de mieux.

Si la Jeunesse se laisse entrainer au mal, rendons lui cette justice, que dans plusieurs, ce n'est qu'avec une sorte de répugnance. Ils sentent des remors secrets quand il leur arrive de s'écarter de leur devoir, & qu'ils sortent des règles que la droite Raison leur dicte, ou qu'une bone éducation leur a prescrites.

Si vous voulés trouver de la délicatesse de Conscience, il faut la chercher dans de Jeunes Gens. On ne peut pas leur refuser ce témoignage, c'est qu'ils sont quelquefois les seuls qui soient choqués de certains péchés que l'usage autorise, & avec lesquels une vicille routine a familiarisé les personnes d'un âge plus avancé. Voiés un jeune Home à sa première Comunion. Rien n'est plus vif que les sentimens de Religion que cette Sainte Cérémonie excite en lui.

Disons donc que la Jeunesse est une bone Terre qu'il n'y a qu'à cultiver avec soin, pour lui voir doner du fruit. Si l'on y répand de bone Semence, vraisemblablement elle y réussira. Il est vrai que si l'on y jette de l'Yvroie, elle y croitra de même, & étouffera
peut-

peut-être le bon grain. Il n'est pas même nécessaire de répandre de mauvaise Semence pour voir ce Champ donner de mauvaises Productions. Il suffit que la Culture en soit négligée; les Chardons & les Epines paroîtront bien-tôt. Les jeunes Gens font des terres neuves, où les Plantes font de grands progrès en bien ou en mal.

-Il est donc possible à la Jeunesse de s'appliquer à la Piété; mais pour dire quelque chose de plus précis, je crois pouvoir affirmer qu'il est plus facile dans la Jeunesse de s'appliquer à la Piété que dans les autres âges. Pour faire cette comparaison il ne faut pas commencer par l'Enfance. Ce n'est pas encore l'âge de la Piété. Il est vrai, come on l'a déjà remarqué, qu'on doit commencer de bonne heure à jeter dans l'Ame des Enfans les Semences de la Vertu & de la Religion. Mais la Piété est un Culte solide qui suppose que l'on a déjà un certain degré de Connoissance, & qu'on est capable de faire un choix. Le tems où Dieu prend plaisir à voir que l'on s'atache à lui, c'est lors que le Cœur est en état de faire paroître la préférence qu'il donne à son Créateur sur les Objets du Monde. Il s'agit donc de comparer la Jeunesse avec les Ages suivans.

La Jeunesse a de l'avantage à cet égard sur
l'Age

l'Age viril. Ce qui arrive ordinairement quand on est Home fait, c'est qu'on ne pense qu'à gagner du bien, qu'à faire sa Maison. Voiés cet Home que la multitude d'affaires étourdit & acable, il n'a ni assez de loisir, ni assez de liberté d'esprit pour s'ocuper de la Religion. On convient assez généralement que quand on n'a pas comencé à s'appliquer à la Pieté dès la jeunesse, il arrive rarement qu'on se tourne de ce côté là quand on est Home fait. Mais voici l'illusion que se font la plupart des Gens, c'est qu'ils renvoient cet Ouvrage à la Vieillesse. Nous destinons ce période de la Vie à nôtre Créateur, disent-ils. Alors débarassés de bien des soucis qui nous inquiètent présentement, nous ferons nôtre unique affaire de la Pieté, & nous ne penserons plus qu'à servir Dieu. Le Chemin de la Vertu sera aplani pour nous, & nous n'y trouverons plus les obstacles qui nous arrêtent aujourd'hui. Mais je crois, *Monsieur*, que vous conviendrés que c'est une pure chimère que cette grande facilité que l'on prétend trouver dans la Vieillesse à servir Dieu, & à lui obéir, lors que dans les autres âges on n'aura pensé qu'à satisfaire ses passions. L'expérience ne confirme que trop que quand on est parvenu à un âge fort avancé, on ne peut plus que
sui-

suivre. les anciennes impressions ; les habitudes que l'on a prises précédemment.

Pour prouver qu'il est plus aisé de s'attacher à la Vertu dans la Jeunesse, que dans les âges suivans, voici donc ma grande preuve, c'est qu'alors on n'a pas encore contracté de mauvaises habitudes. On conscrve ordinairement jusqu'à la fin de ses jours, les inclinations précédentes. Le pli que le Cœur prend dans la jeunesse demeure toute la vie. C'est un fait dont on a presque autant de preuves qu'ils y a de gens âgés dans le Monde. On peut dire avec confiance à un jeune Home, que si dans les premières années qu'il a l'usage de sa Raison, il craint Dieu ; que s'il a du goût pour la Vertu, il sera pieux & vertueux le reste de sa Vie, mais que si dans ce point décisif il se jette dans le désordre, s'il n'écoute que ses passions, il est presque impossible qu'il en revienne jamais.

C'est une mauvaise Maxime que de dire, come on fait assés souvent, *qu'il faut laisser passer la Jeunesse. Dans cet age la, dit-on, les Passions sont vives, il ne faut pas entreprendre de leur faire violence tout d'un coup. Il vaut mieux laisser evaporer cette premiere fougue qui se valenttra dans la suite : Il n'y a qu'à attendre, les jeunes Gens rentreront d'eux memes dans le bon chemin.*

Cette Maxime qui impose à bien des Gens, est fort dangereuse. C'est come si l'on disoit, que pour venir plus facilement à bout d'un Ennemi, il n'y a qu'à ne se point presser, qu'on peut lui donner du tems, & lui laisser les moiens de se fortifier. *Il faut que la Jeunesse se passe*, dit on. Mais le mal est que les inclinations vicieuses, les mauvaises habitudes que l'on prend dans cet âge, & auxquelles on se livre sans résistance subsisteront long-tems. La Jeunesse passera, cela est incontestable, mais les mauvaises inclinations passeront-elles ? C'est ce qui n'arrive guère.

Cependant, ajoute-t-on un âge mûr donne du Sens & de la Raison. Cela est vrai, mais le mal est qu'il ne donne pas de la Pieté. Alors, j'en conviens, on est en état de faire des réflexions sur la folie des Passions. On sera même, si vous voulés, éloquent sur les égaremens de la Jeunesse; Mais cela n'est bon que pour le discours. Un âge mûr donc du sens, c'est à dire qu'on fait des réflexions judicieuses sur les désordres passés; mais on n'en est pas plus sage pour réformer ses Mœurs. On avoie froidement qu'on a eu précédemment une conduite très blamable. Mais il s'en faut bien que ces beaux discours ne soient soutenus par une conduite vérita-

tablement Chrétienne. On raisonne en Vieillard, & l'on agit encore en jeune Home.

Vous, *Monsieur*, qui conoissés si bien le Cœur-humain, vous savés mieux que personne, que les Homes ne se conduisent guère par leurs lumières. Ce sont leurs passions, leurs penchans qui les font agir, mais ils sont sur tout entraînés par leurs habitudes. Rien de plus comun par cette raison, que de voir des Vieillars doner encore dans les désordres de leurs premières Années. Un Cœur corrompu, & qui a marqué cette corruption pendant un tems affés considérable, ne change guère ses affections. Tout ce qu'il arrive c'est que dans un certain âge on est un peu plus réservé, on est attentif à sauver les aparences; c'est à dire que les circonstances peuvent un peu varier; mais le fond, l'intérieur, est ordinairement le même.

Il est vrai que l'on peut aléguer quelques exemples contraires à ce que je viens d'établir. On voit quelquefois des Gens revenir après un certain tems, de la dissipation où ils ont vécu. Les plaisirs du monde dégoutent à la fin, on s'en lasse avant même que d'avoir atteint la Vieillesse. Mais qu'on examine bien ces retours, & l'on trouvera que si les plaisirs du Monde dégoutent enfin certaines

taines Persones, c'est après leur avoir fait perdre le goût pour les bones choses. Il peut bien arriver qu'en cessant d'être jeune on dépouillera les inclinations de la Jeunesse, mais il faut aussi convenir que la Religion gagne peu à ce changement; & que le Cœur demeure sec pour la Pieté. On n'a plus l'Esprit rempli des vains amusemens de la Jeunesse. On s'est fait des occupations plus sérieuses; cela veut dire que l'on se met en devoir de gagner du bien, ou de parvenir aux emplois. Voilà à quoi se réduit cette prétendue conversion. On s'en tient là pour l'ordinaire. Et voulez-vous savoir la raison pourquoi on ne va pas plus avant. Il ne vous sera pas difficile, *Monsieur*, de la découvrir. C'est que la Jeunesse est le véritable âge, & peut-être le seul, de se former le Cœur, & de le tourner du côté de la Religion. Dès que l'on a manqué ce point favorable, on n'y peut guère revenir.

Mais quand on supposeroit qu'après avoir donné toute la Jeunesse à satisfaire ses Passions, on change jusqu'à rentrer même dans les voies de la Sagesse, il faut convenir au moins qu'alors il en coûte beaucoup. On n'en peut venir à bout qu'après bien des efforts & une grande contrainte. Nous nous plaignons bien souvent de ce que la Vertu est pénible.

Nous

Nous exagérons fréquemment les difficultés qu'il y a à suivre les préceptes de l'Évangile. Il faut toujours être en guerre avec soi même. C'est une contestation continuelle entre l'Inclination & le Devoir. Mais d'où viennent ces difficultés ? De ce que l'on ne s'est pas fait de bonne heure une habitude de la Vertu. *Le joug de la Religion est aisé, c'est un fardeau léger*, quand on comence à le porter dès la Jeunesse, ou plutôt on ne s'aperçoit pas que ce soit un joug & un fardeau. Quand on s'est acoutumé, dès que l'on a la Raison un peu formée, à se refuser tout ce qui est contraire à la Religion, on ne sent plus que l'on fasse un sacrifice. Les Loix de la pureté & de la tempérance n'ont plus rien de gênant. Tout ce que Dieu comande paroît aisé & même agréable. Alors on s'aquite de son devoir par goût & par inclination.

Je crois donc avoir prouvé, *Monsieur*, qu'il est possible de servir Dieu & de lui obéir dans la Jeunesse, mais encore qu'il est plus facile de le faire à cet âge que dans aucun autre. Je n'ai point dissimulé ni afoibli vos Objections sur les grands obstacles qu'un jeune Home trouve quand il s'agit de régler ses Mœurs & de prendre le parti de la Pieté. Le principal est sans contre dit la vivacité des Passions à cet âge. Il faut convenir
avec

avec vous, que la plûpart des jeunes Gens n'ont de goût que pour de vains amusemens, & pour ce qui flate la sensualité. Ils se laissent gagner aux douceurs séduisantes du Vice. Les Passions de cet âge sont vives, emportées, impérieuses. On ne conoit pas encore par son expérience les cruelles amertumes qui en sont les suites. Vous avés beaucoup insisté, *Monsieur*, sur ce que la Raison tache en vain de se faire entendre. La Jeunesse, dites vous, est bouillante, elle est voluptueuse; & elle est trop volage pour écouter les Conseils de la Raison. A cet âge on est peu capable de réflexion.

Ce Portrait, j'en conviens, n'a que trop d'Originaux. Cependant on doit reconoitre, qu'il y a aussi des jeunes Gens qui écoutent leur Raison, quand elle comence à se développer, & sur qui la Conscience agit d'une manière efficace, pour régler leurs Mœurs. Mais, *Monsieur*, je vous prie de bien remarquer, que quand je me suis déclaré contre vous, pour la possibilité & même la facilité dans un jeune Home, de devenir sage & vertueux, je ne l'ai pas supposé entièrement livré à lui même, mais aidé du secours d'une bonne éducation. Et voici ce que j'entens principalement par une bonne éducation; c'est que dans les Instructions que l'on

done aux jeunes Gens, on insiste principalement sur la nécessité de se rendre Maître de soi même. Il faut tâcher de leur faire reconnoître en tout, les droits de la Raison, les acoutumer à réprimer leurs passions, les faillies, les impétuosités de leur âge, leur faire bien comprendre comment une conduite dérangée les rendra malheureux, même dès cette vie; comment le plaisir passager de la passion fait place au trouble & au remors de l'Ame.

Il faut encore en appeler à l'expérience, inviter les jeunes Gens à faire attention sur ce qu'ils éprouvent en eux mêmes de différence entre la Passion & la Raison, entre le goût de la Volupté, qui avilit nôtre Ame, & le goût de la Vertu, qui l'anoblit. Si l'on prenoit soin de bien remplir l'Esprit des jeunes Gens de ces bons Principes, ils auroient beaucoup plus de facilité à avoir une conduite sage & vertueuse.

Après avoir fréquemment inculqué de semblables Maximes, il faut continuer à affermir les Jeunes Gens dans le devoir par de bons Conseils. Le plus important de tous, c'est de les exhorter à bien choisir leurs Amis. Avec le meilleur naturel, les plus heureuses dispositions, si un jeune-Homme a des Amis débauchés, leurs dangereuses

veufes Maximes le séduiront, leur mauvais Exemple l'entraînera infailliblement. Cet important Conseil demanderoit d'être bien développé. - Je pourrai peut-être dans la fuite y revenir, dans quelque autre occasion.

Il pourra arriver, que malgré toute l'attention qu'on aura eue à prévenir ce mauvais choix, les jeunes Gens dont on est chargé, n'auront pas laissé de former clandestinement quelqu'une de ces liaisons suspectes; alors il faut les engager par toutes sortes d'endroits à rompre avec ces Amis dangereux. *Le qu'en dira-t-on* les arrêtera quelque tems. Ils craindront les railleries de ces faux Amis, en cas de rupture. Mais on a de bones raisons à leur alléguer pour leur faire mépriser les jugemens de ces Esprits legers, & à la fin elles ne peuvent que faire impression.

Oui, *Monsieur*, l'opinion avantageuse que j'ai d'un jeune-Homme d'un bon naturel, mais qui s'est laissé surprendre, me fait augurer, qu'il s'arrachera incessamment à un semblable comerce, dès qu'on lui en aura fait sentir le danger. Il me semble, que dans cette conjoncture je l'entens s'afermir contre les traits malins de ceux qu'il abandonne, par des Réflexions à peu près semblables à celle-ci. „ Est-ce que quelques railleries que

» j'aurai à effuier, m'empêcheront de me
» déclarer pour Dieu? Je lui apartiens par
» tous les titres les plus légitimes. Il est
» mon Créateur, j'ai été formé de sa Main.
» Il me fait jouir de mille biens, & il m'en
» destine encore de plus grands. La reco-
» noissance veut donc que je fasse sa volonté,
» & que je cherche à lui plaire, plutôt qu'à
» quelques faux, à quelques prétendus
» Amis, qui travaillent à me détacher de
» son Service. Je me suis engagé par une
» profession solennelle à lui obéir. Je
» veux remplir mes Engagemens.





TROISIEME ET DER- NIERE PARTIE

*Des OBSERVATIONS sur le DISCOURS &
la REPOSE de Mr. ROUSSEAU.*

PAR la raison des contraires l'ignorance est la productrice des Vertus, le soutien des Etats & de la Societé, & Mr. *Rousseau*, insinue que c'est ensuite d'un Examen général & aprofondi de toutes ces choses, que les anciens *Perfes*, les *Scythes*, les *Germaines*, les vieux *Romains*, & enfin une certaine *Nation rustique*, se sont déterminés à être ignorants & par conséquent vertueux(a). Du reste il est ici fort succinct, quoi qu'il paroisse que la matière demande éclaircissement. Par exemple l'éducation donnée à la Jeunesse chés les *Perfes*, au raport de *Xénophon*, ne ressent pas une grossière ignorance, non plus que l'établissement de leurs Mages, qui étoient proprement leurs Savans. Les *Scythes* n'ont pas obtenu des *Eloges* tout à fait si complets ni si *magnifiques* qu'il le suppose (b), car les Historiens se contredisent grandement là dessus. *Hérodote* nous dit qu'ils imoloient

P 3

des

a Discours p. 18. 19,

b *Ibid.*

des Victimes humaines à leur Divinité, que quand le Roi mouroit ils tuoient à son honneur la plupart de ses Officiers. *Strabon* nous rapporte, qu'ils égorgoient & mangeoient tous les Etrangers qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. D'autres Auteurs en disent réellement beaucoup de bien, come *Homère*, *Plutarque*, *Horace*, *Justin*, *Lucien*; mais ces contradictions paroissent une preuve manifeste, du peu de fond qu'il y a à faire, sur bien des descriptions que l'on trouve, chés les *Ecrivains Grecs & Romains*, de plusieurs Peuples qui leur étoient peu connus, qu'ils dédaignoient même de conoitre, & à qui ils apliquoient souvent ce qui n'étoit vrai qu'à l'égard d'une partie, ou seulement dans un tems. Enfin tous ces *Perfes*; ces *Scythes*, ces *Germaines* ont souvent changé de Mœurs, de Gouvernement & de Nom: Ils ont été subjugués & ont subi des révolutions tout come les autres Peuples. Or pour que leur exemple fasse preuve à la Thèse, il est nécessaire que l'Ignorance ait une fois pris fin parmi eux & que les Sciences les aient ruinés; car si c'est dans l'Ignorance qu'ils ont dégénéré, il s'ensuit, s'agissant de preuves de fait, qu'elle n'est pas plus profitable que les Arts & les Sciences; ce qui renverse totalement le beau *Discours*

de

de Mr. Rousseau, qui cependant garde un profond silence sur cet article. Il passe de même pour constant que les anciens Romains, quoique principalement tournés à la Guerre, environés qu'ils étoient d'Ennemis aguerris, n'avoient pas entièrement oublié les Arts : Ils avoient de beaux Edifices, come le Capitole & d'autres Temples, mais sur tout les fameux Conduits souterrains étoient remarquables, au sujet desquels & d'un autre Ouvrage de ces premiers tems, Tite-Live convient que toute la magnificence de son Siècle avoit peine à les égaler : *Quibus duobus operibus vix nova hæc magnificentia quicquam adæquare potuit* (c). Ils pensoient même que rien n'étoit plus propre à enflamer les jeunes Gens d'ardeur & de courage pour la Patrie, que la vue des Monumens & des Statues érigées aux Grands Homes qui l'avoient bien servie. *Sepe audivi, dit Saluste, Q. Maximum, P. Scipionem, præterea civitatis nostræ præclaros Viros solitos ita dicere, cum Majorum imagines intuerentur, vehementissime sibi animum ad virtutem accendi. Scilicet . . . memoria rerum gestarum eam flammam egregiis viris in pectore crescere, nec prius sedare quam virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit* (d). Cela a

P 4

du

c Tit. Liv. Lib. I.

d Sallust. prof. bell. Jugurt.

du rapport aux Trophées de *Miltiade*, qui cau-
soient tant d'émulation à *Thémistocle*. Et pour
ce qui est de la Médecine, *Denis d'Halicar-
nasse*, Historien de grand poids, nous apprend,
à l'occasion d'une Peste qui régnoit à Rome
l'an 301. de sa fondation qu'il y avoit, alors
des Médecins dans cette Ville. L'an 461. à
cause d'une autre Peste & les Médecins n'y
pouvant résister, les Romains envoient *Q.
Ogulnius* & d'autres Députés chercher le Dieu
Esculape à *Epidauré*, dans le *Peloponèse*, d'où
ils le rapportèrent sous la forme d'un Serpent;
& après que la Contagion eut cessé on lui
bâtit un Temple (e). Quelle que fut cette
Superstition, au moins prouve-t-elle que les
Romains connoissoient & estimoient la Méde-
cine, puis qu'il en adoroient le Chef, come
un Dieu bienfaisant, & non come un *Ennemi
du repos des Homes*, après l'avoir fait venir
chez eux à grands fraix. L'an 535. de Rome,
outre d'autres Médecins établis, il y vint *Ar-
chagatus*, Médecin Grec, qui, au rapport de *Pline*,
y fut reçu Bourgeois. Pour les Siècles sui-
vants, les Médecins y furent encore en plus
grand nombre, & l'on fait les noms des plus
célèbres. Desorte qu'il faut beaucoup ra-
batre des six cents ans pendant lesquels le
même *Pline* le Naturaliste prétend que les
MÉ-

• Voici entr'autres Auteurs Val. Mâx. Lib. I. c. VIII. n. 2.

Médecins furent bannis de Rome; il se contredit lui même & beaucoup d'Auteurs dignes de foi, puisque par l'énumération qu'on peut faire des Siècles qu'a subsisté cette Ville dans sa gloire, il n'y a de vuide pour les Médecins que les trois premiers, au sujet desquels *Pline* a pû se tromper, come a l'égard des autres. D'ailleurs, quoi qu'il semble indisposé hors de propos contre les Médecins, il n'en veut pourtant qu'aux *Grecs* & à leurs défauts particuliers, car du reste il aprouve la Médecine en elle même, & il dit qu'on la cultivoit chés les Romains, pendant les six cents ans en question: Ils ne condamnoient pas, dit-il, la Médecine, mais la manière de l'exercer, *Non rem sed artem*. Ce détail n'est ici qu'à l'ocasion d'une Note du *Discours* (f), où Mr. *Rousseau* avance, avec la dernière confiance, que les *Romains* bannirent la Médecine de leur République; il n'a pas, selon les apparences, consulté *Pline*, qui est le seul néanmoins qui puisse doner lieu à cette idée; peut être s'en est il tenu au livre d'*Agrippa de la Vanité des Sciences*, dont sans doute il fait grand cas & où ce très véritable fait se trouve. Je pense que c'est sur une autorité aussi solide, qu'il nous assure que les *Espagnols* ont interdit à la Jurisprudence l'entrée de l'*Amérique* (g);

du

du reste il est à douter si en fait de Science l'exemple des *Espagnols* doit être reçu des autres Nations, come une décision irrévocable.

Voilà, dis-je, des réflexions qui se présentent d'abord, mais qui s'évanouissent aussi, dès que l'on considère que Mr. *Roussseau*, qui au fond fait tout, puis qu'il fait que toute la Science ne vaut rien, n'est pas soupçonnable seulement, d'avancer quelque chose de douteux; je maintiens qu'il conoit au bout du doigt toute la discipline des *Perfes* & des *Scythes* du tems jadis; qu'il est en état de réfuter ceux qui attribuent la Science aux Mages, & de convaincre de fausseté *Hérodote* & *Strabon*, qui ont osé parler mal des *Scythes*. Il ne lui est pas moins connu que les anciens *Romains* ne savoient ce que c'étoit que Conduits ou Statuts, que *Tite-Live* & *Salluste* se sont grossièrement trompés & qu'*Agrippa* doit l'emporter sur *Denys d'Halicarnasse*. Enfin il possède, j'en suis sûr, tous les Mémoires & les Journaux literaires des *Perfes*, des *Scythes* & des *Germaines*, publiés du tems, où, après avoir abandonné l'ignorance, ces Peuples cultivoient les Arts & les Sciences, qui les ont perdus, & dont personne n'a encore ouï parler. Pour ce qui est de la Nation anonime, il seroit difficile d'en penser
&

& encore plus d'en dire quoique ce soit, puisqu'elle n'est conue qu'à l'Auteur, qui est le maitre d'en alléguer vingt autres pareilles. Il est donc évident, que si pour de bones raisons il ne trouve pas à propos d'étaler aux yeux du Public, tout ce qu'un Lecteur indiscret peut lui demander, ce n'est pas qu'il soit à sec ou dépourvu. Nous serions bien étonés & ravis en admiration, s'il nous faisoit la grace de nous découvrir quelques unes de ces particularités, qu'il possède lui seul, sur l'innocence, la justice & la débonnairété des Corsaires de Barbarie, qui certainement ne s'apliquent ni aux Sciences, ni aux beaux Arts; sur la pureté des Turcs, qui sont à peu près dans le même cas; sur l'humanité de ces Sauvages Américains, qui come dit Montagne (h) ne portent point de Chaussés, mais qui se mangent l'un l'autre; sur le savoir & l'habileté des Habitans de Sodome & de Gomorrhe; ils étoient bien savants, car ils étoient étrangement corrompus; enfin sur plusieurs singularités qu'il ne touche qu'en passant dans sa Réponse, come sur la décadence des Suisses, si adroitement insinuée (i); sur l'ignorance qu'il atribue aux Apôtres & aux autres premiers Prédicateurs de l'Évangile, laquelle fut cause du succès de leur

Pré-

h Discours p.18.

i Réponse J. Helv. 1751. p.498.

Prédication (k). Il est bien vrai, que Dieu a jugé à propos de répandre la première connoissance de l'Évangile par des Homes, qui d'eux mêmes n'étoient pas distingués ou célèbres par les dignités, les richesses & le fa- voir; & si ce n'est que sous ce point de vue que les Apôtres & les premiers Prédicateurs du Christianisme étoient des Ignorans aux yeux de Mr. Boerhave, qui étoit tenté de soutenir un Acte public sur cette Question, Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & qu'il en faisoit aujourd'hui si peu prêché par des Savans (l). Mr. Rousseau auroit pû s'épargner la peine qu'il a prise en s'évertuant à résoudre cette question; St. Paul y a répondu d'avance, quoique un peu diféremment; il en est ainsi allé, afin que l'excellence de cette force soit de Dieu & non pas des Homes (m), afin que la puissance de Dieu parût d'autant mieux dans la propagation de l'Évangile, & que celle ci ne pût pas être attribuée aux qualités naturelles de ses Prédicateurs. C'est donc dans la Sagesse de Dieu & non dans une Vertu intrinseque de l'Ignorance, qu'il faut chercher la solution de la Question prétendue de Mr. Boerhave. Mais après tout, si les Apôtres &

k Discours p 504.

l Ibid p. 504.

m II. Corinth. 12. 7. & I. Cor. 1. 5.

& les Évangélistes n'étoient pas des Savans de profession, des Chefs de Sectes philosophiques, come il y en avoit à Rome & dans la Grèce, il ne s'en suit pas qu'ils fussent des Ignorans, selon la signification ordinaire de ce terme; non seulement ils avoient tout le bon sens & les connoissances de leurs Compatriotes, mais quelques uns d'entre eux conoissoient la Littérature Grèque, qui faisoit alors le capital de la Science. *St. Luc* étoit Médecin, & son stile, outre ce Caractère de Divinité comun à tous les Ecrits sacrés, se ressent de l'Eloquence des Grecs. *St. Paul*, le grand Apôtre des Nations, avoit étudié sous *Gamaliel*, célèbre Docteur de la Loi (n); il avoit toute la Science des Juifs, & il étoit versé dans la lecture des Auteurs Païens, ainsi que cela se voit par ses citations de *Méandre* (o), d'*Epiménide* (p), d'*Aratus* (q) &c. Enfin, pour tout dire, ils avoient reçu le St. Esprit, qui les mettoit en état de prêcher les merveilles de Dieu en toutes Langues & à tous Peuples (r); de sorte qu'à tous ces égards il est impossible d'envisager ces Divins Fondateurs du Christianisme come des Ignorans. Aussi ce fut chés les Grecs & chés les Romains, c'est à dire chés les Peuples les plus savans

du

i n Act. XXII, 3. Gal. I. 14.

o I. Cor. XV. 33.

p Tit. I. 12,

q Act. XVII. 28.

r Act. II. 11.

du Monde, que l'Évangile fut prêché & établi le tout premier ; s'il avoit été anoncé dans un tems d'ignorance come au dixième siècle, qui fait ce qui en seroit arrivé ? Un éclaircissement de Mr. *Roussseau* sur tous ces chefs seroit bien à desirer, come aussi sur la défiguration de la Religion par les vaines subtilités de nos Théologiens (s) ; ils se flatoient de l'avoir délivrée de la Scholaistique des tems d'ignorance, & ramenée à la pureté Evangelique, au moins en grande partie ; la découverte de Mr. *Roussseau* les doit furieusement confondre.

Pour ce qui est des autres faits cités dans le *Discours* pag. 33. & 34. c'est à dire la Ville de Sybaris subjuguée par une poignée de Païsans ; la Monarchie de Cyrus conquise par Alexandre ; les Scythes résistant aux plus puissants Monarques de l'Univers (je n'en conois que Darius fils d'*Hystosse*, Roi de Perse) ; Carthage détruite par les Romains ; ceux ci à leur tour devenant la proie des Nations du Nord ; les Gaules conquises par les Francs ; l'Angleterre par les Saxons ; les Suisses écrasant les Bourguignons ; enfin la sagesse & la puissance de Philippe II. venant se briser contre les Hollandois ; tous ces faits, dis-je, véritablement, ne prouvent rien contre les
Arts

Arts & les Sciences, & on pourroit à cet égard y apliquer le *dic cur hic*? Il n'est encore venu à la conoissance de perſone que les Etudes fulſent plus en vogue chés tous ces Vaincus, que chés leurs Vainqueurs, & qu'ainſi elles aient contribué à la Victoire de ceux-ci. Par éxemp. on ignore nettement en quoi les *Bourguignons* étoient plus ſavants que les *Suiſſes*, lorſqu'ils en furent batus, ou les *Eſpagnols* plus que les *Hollandois*, qui en fondant leur République, y établifſoient des Univerſités & des Ecoles. Mais aſſurément Mr. *Rouſſeau* ne cite tout cela qu'au ſujet du luxe & de l'abus des richèſſes, contre quoi il s'échaufe avec raiſon. Si ce n'est pas où git la queſtion, la beauté de la digreſſion répare le tout.

A cette heure, Meſſieurs les Critiques, que voulés vous dire? Voudriés vous encore réſiſter à un *Discours*, dont l'*Académie de Dijon* a publié l'*Apologie en le couronnant* (t), cette Académie qui a trop de goût & de diſcernement pour acorder le prix à une *Pièce* ou *mauvaiſe* ou *dangereuſe*? Et puis vous venés trop tard, la Cauſe eſt jugée. En vain alléguez vous, que tous ces faits de Mr. *Rouſſeau*, ou établifſent précifément le contraire de ce pour quoi il les produit, ou ne ſignifient rien, ne regardant que le luxe & la corruption du

goût, contre lesquels les Gens sages se sont déclarés avant Mr. *Roussseau*, & qu'il faut soigneusement distinguer de l'étude des Sciences & des Arts, qui y font le plus souvent tout contraires, come il le reconoit lui même, en déplorant le triste état où les Artistes & les Poetes sont réduits ensuite de ce goût dépravé, leur plus dangereux ennemi; pag. 35. 36. 37. du *Discours*. En vain, par une modération hors d'œuvre, prétendriés vous qu'après tous les exemples tirés de l'Histoire, ce qu'on peut conclure de plus défavantageux pour les Sciences & les Arts, c'est qu'en général & à l'exception de quelques uns, ils ne règlent pas les Mœurs de la Nation qui les cultive, & qu'ainsi le rétablissement n'en contribue, ni à la Vertu ni au Vice. En vain, pour ne pas rester en arriére en fait de Citations, produiriés vous des Nations, non pas anciennes; come on pourroit dire les *Babyloniens*, qui dans le tems qu'ils cultivoient les Sciences, étoient les Maitres de l'*Asie* & dont l'Empire est tombé avec le goût des Connoissances; mais de modernes plus conues, & plus à nôtre portée pour en raisonner avec certitude. Par exemple l'*Angleterre*, cette Nation Philosophe & heureuse, qui ne reconoit de plus grands maux que l'Ignorance, l'Esclavage, & le

Dé-

désordre, dont elle s'est si bien délivrée. La *Prusse*, qui n'a jamais été si florissante que sous le Roi d'aprésent, aussi favorable aux Sciences & aux Arts que redoutable à ses Ennemis. La *Moscovie*, qui n'a été puissante que depuis que le grand Czar *Pierre* y a introduit les Sciences & les Arts. l'*Europe* entière, que l'on peut appeller en un sens la Maitresse des trois autres Parties du Monde quoique la plus petite, & qui ne l'emporte que par le courage de ses Peuples, soutenu des lumières & de l'industrie. Sans parler de la *Hollande* en particulier, cet Etat si resserré quant à ses bornes, mais qui joignant l'amour de la Patrie à celui des Arts & des Sciences, a soutenu & repoussé glorieusement, tour à tour, souvent à la fois, les atakes de tous ses Ennemis; son exemple & celui des *Portugais* dans leur *Age d'Or* sur la fin du quinième & au comencement du seizième siècle, lorsque sous *Vasco de Gama*, *François d'Almeida*, *Alphonse d'Albuquerque* &c. ils faisoient trembler l'Asie, montrent que le Commerce & les richesses jointes au courage & à l'amour des belles Entreprises, come cela est arrivé bien des fois, sont des moyens capables de rendre un Etat heureux & respectable. Et inutilement en preuve du cas opposé, avanceries vous un prodigieux

nombre de Peuples des quatre parties de la Terre également ignorants , esclaves & corrompus , ou même une certaine Monarchie de l'Europe où le dégoût des Sciences, la corruption des beaux Arts, l'amour de la bagatelle, en un mot une visible tendance à l'ignorance augmente merveilleusement sans qu'on y aperçoive le moindre changement en bien qui en devroit résulter selon Mr. *Roussseau*, pendant qu'au contraire il paroît que c'est bien assés, si son puissant Roi la maintient dans l'état de gloire & de force où le Prédécesseur la placée au milieu des Arts & des Sciences qu'il protégeoit & établissoit par tout. En vain feriez vous parade de cette foule de grands Homes Protecteurs des Arts & des Sciences, qu'ils conoissoient au moins si bien que Mr. *Roussseau* & qui pour la plupart étoient eux mêmes savans, tels que *Sésostris*, *Salomon*, *Cyrus*, *Alexandre*, *Mithridate*, *Philopoemen*, *Scipion*, *Cesar*, *Auguste*, *Marc Aurele*, *Alfrede le grand*, *Charlequint*, *François I.*, *Louis XIV.* le Czar *Pierre*, le Roi de *Prusse* glorieusement régnant, le Roi *Stanislas* &c. tous à oposer à *Jaques I.* Roi d'Angleterre & à *Charlemagne* cités par Mr. *Roussseau* (u) en vue de prouver par le savoir & l'incapacité du prémier & l'ignorance

&c

& la gloire du second, combien les Sciences & l'amour des Arts rendent mal habile à régner; quoique il conſte au reſte que *Jaques I.* n'étoit qu'un Pédant (x); & que *Charlemagne* ſoit conté par les Hiftoriens pour un des plus ſavants de ſon Siècle. De beaux établiſſemens en faveur des Sciences lui ſont dus, il entendoit les Langues, la Théologie, l'Aſtronomie & l'Hiftoire, il a compoſé divers Ouvrages, une Grammaire, des Réfutations de diverſes Héréſies, des Loix Ecléſiaſtiques conues ſous le nom de *Capitulaires de Charlemagne*, il travailla même à une Hiftoire des *Germainſ* & des *Francoſ*. Il ſemble qu'on peut conclure de tout cela qu'il ſavoit lire & écrire, juſtement à l'opoſé des Hiftoriens de Mr. *Rouſſeau*, qui diſent que cet Empereur étoit ſi ignorant qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire (y). En vain rapelleriés vous, *Caligula*, *Néron*, *Domitien*, *Comode*, *Caracalla*, *Heliogabale* & d'autres Monſtres, qui aſſûrément n'étoient pas ſavans. Enfin, en vain allégueriés vous, à l'égard de *Pascal*, de *Malebranche*, de *Locke*, de *Newton*, de *Bayle*, de *Prideaux*, de *Rollin* & d'une infinité d'autres Savans de nos tems, que ce ſeroit

Q 2

roit

x C'eſt au moins l'avis des plus ſenſés. Voies l'Hiftoire d'Angleterre par R. Theyras.

y Réponſe, J. Helv. p. 509.

roit faire injure à la mémoire de ces vertueux Personages, que de se contenter de dire qu'ils n'étoient pas plus corrompus que les autres Homes en général ; quoique Mr. *Rousseau* n'en pense pas favorablement, notamment à la pag. du *Discours* où il déclare que *vantera qui voudra leur Sobriété, il n'y voit, pour lui, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de son éloge que leur artificieuse simplicité.* En vain, dis-je, représenteries vous ces choses en toute humilité au Public, il vous renverroit à l'Académie de *Dijon*, qui ne peut plus se dédire. Fussiez vous venus plutôt : *jus vigilantibus esto.* D'ailleurs elle a trop bien jugé pour se rétracter.

Il manqueroit quelque chose à mes *Observations* si je ne disois un mot sur la manière admirable dont Mr. *Rousseau* établit l'incertitude des Sciences. Jusqu'ici on ne concluoit que des Propositions générales aux particulières, suivant ce fameux Canon de l'Ecole : *ex particularibus nihil concluditur* ; mais Mr. *Rousseau* en vrai destructeur de la Science, nargue de la Logique & des Logiciens, fuit une route toute opposée, il va des particulières aux générales. De ce que les Savans ignorent *telle chose*, il en conclut hardiment, qu'ils ne savent rien du tout ; de ce que les Sciences n'ont pas encore tout éclairci, qu'il

qu'il n'y a rien de certain. Il nous cite deux Homes *habiles & célèbres* (z), pour prouver par Autorité que *Descartes* s'est trompé dans ses *Tourbillons* & *Newton* dans son *Atraction*; & de plus Mr. *Le Cat* (a) pour établir que *les Maîtres* & *les Fondateurs de l'Anatomie* ignorent encore bien des choses & qu'on n'a pas encore fait de bonnes *Dissections* des *Sensations*, des *Passions*, de la *Mémoire* & de l'*Imagination*; & voici la belle conclusion générale tirée de ces chefs particuliers: *Rien de manifeste, ni de démontré; par tout des ombres & des apparences que l'on prend pour des Vérités, & qui fuient come des Fantomes quand on veut les saisir* (b). Vous voyés combien cette méthode d'argumenter est facile & comment elle préserve Mr. *Roussseau* de toute attaque: Il ne vous serviroit de rien de défendre *Descartes* & *Newton* sous prétexte qu'on ne prend pas bien leurs pensées, qu'on doit les expliquer raisonnablement & qu'avant que de les critiquer il faut les comprendre, il seroit de même inutile d'excuser les *Anatomistes* par les propres paroles de Mr. *Le Cat*; si vous me contestés ces exemples, j'en allègue d'autres qui me serviront de même. Parce que les *Astronomes* ne conoissent pas

Q 3

en

z Réponse, Journ. Helv p 500

a Ibid. p. 502

b Ibid, p. 503.

en détail les Habitans de la Lune, je vous dis qu'ils ne conoissent rien; de ce que les Médecins ne savent pas ressusciter les Morts, je vous prouve l'entière vanité de leur Art, & spécialement de l'Anatomie; puisque les Mécaniciens ne peuvent construire des Automates parlans & raisonnans, & que les Géomètres ne savent pas le nombre des grains de sable de la Mer, quoi de plus palpable que la parfaite ignorance des uns & des autres? Chacun sent la justesse de ces Raisonnemens & par conséquent l'abondance de la Méthode nouvelle de Mr. Rousseau.

Mais ce n'est pas encore tout Mr. Rousseau par surérogation, après avoir spirituellement comparé dans le *Discours* les Philosophes aux Charlatans qui crient à plein gosier *chacun de son côté sur une place publique* (c), propose Locke & Malebranche dont l'un prétend que nous n'avons point de preuves de l'existence des Esprits & l'autre nous assure que nous n'en aurions point de celle des Corps, sans le secours de la Révélation (d). Je ne fais comment celui ci l'entend; mais il est bien sûr que come les Corps sont des Etres contingents, si Dieu ne nous en révéloit pas l'existence par les Sens, ils nous demeureroient éter-

c Discours pag. 42.

d Rép. J. Helv. p. 310.

ternellement inconnus. Pour ce qui est de Mr. *Locke*, on peut affirmer qu'il n'a jamais mis en question l'existence des Esprits, si l'on entend par *Esprit* ce que ce terme signifie ordinairement, un *Etre qui pense*; il étoit aussi persuadé de leur existence que de celle des Corps, car il ne doutoit pas de la sienne propre; il a d'ailleurs écrit sur l'Esprit des Hommes, sous le titre d'*Essai sur l'Entendement humain*, & la plupart de ses Ouvrages regardent bien plus l'Esprit que le Corps. Il est donc aisé de voir que *Malebranche* & *Locke* ne difèrent pas si étrangement come on paroît l'insinuer dans la *Réponse*. Mais du reste le terme d'*Esprit* se prend aussi quelques fois pour les Spectres nocturnes, ces Revenans de l'autre monde, qui paroissent de nuit pour épouvanter les Vivans, c'est peut-être de ceux là que *Locke* doutoit selon Mr. *Rousseau*, qui avec sa pénétration ordinaire a d'abord vû le tort qu'un tel doute fait aux Sciences.

Enfin il nous envoie lire le *Dictionnaire de Bayle* & la *Démonstration Evangelique du Savant Huet*, Evêque d'Avranches (e), pour apprendre si le Savoir est capable de nous mener à la certitude & à la Vérité. Il n'y a rien à repliquer à cela, il faut seulement croire que *Bayle*, avec son immense Magasin de la plus

Q 4.

vaste

vaste érudition (f) est l'Oracle & le Dictateur des Sciences, aussi bien que Mr. *Huet* dont le Pirrhonisme n'est pourtant pas si absolu que Mr. *Rousseau* le suppose; on n'a qu'à voir la note (g) ou l'on ré'ève charitablement l'erreur de fait de Mr. *Rousseau*, qui a pris un Livre pour un autre c'est à dire la *Démonstration Evangelique* au lieu du *Traité philosophique sur la Faiblesse de l'Esprit Humain* du même Auteur, qui seulement dans le dernier de ces Ouvrages, ainsi qu'on le remarque très bien dans cette note, a donné lieu de le taxer de Pirrhonisme; mais il y a aparence que Mr. *Rousseau* n'a comis cette grosse bévue, que pour repousser par un défaut de science Historique, l'Objection qu'il insinué pouvoir lui être faite (h), qu'il ataque la Science par la Science. Certes on lui suscitoit ce reproche bien à tort.

Il y auroit encore bien des remarques à faire sur plusieurs points importants qu'il touche en divers endroits de ses deux Pièces; come sur ce beau & grand Spectacle de de la Science (i), où l'Home s'élève au dessus de soi même, s'élance par l'Esprit jusques dans les Régions célestes, parcourt à pas de Géans ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers &c; sur

f Réponse, J Helv p. 510

g Ibid. p. 510.

h Ibid p. 507.

i Discours p. 7.

sur l'abus qu'on fait des Femmes & les moiens d'y remédier (k); sur l'excellente Prière qu'il met dans la bouche de nos Descendans (l); sur la Conoissance de nos devoirs qui n'est pas loin de nous; & qu'il ne faut pas étudier pour en profiter (m); sur la Raison comparée au bled & si éloignée de la Science (n); mais il est tems de finir.

Donc pour conclure, j'observerai en dernier lieu, que quand même les Censeurs après tout ne se croiroient pas encore hors d'arçon & vaincus, ce n'est pas de quoi Mr. *Roussseau* s'embarasse. *Ce n'est pas pour eux qu'il écrit* (o), c'est pour les Aprèsvenans; un Home qui se propose & qui est assuré come lui *de vivre au delà de son Siècle*, ne se met guères en peine de ses Contemporains. Et puis ce qui le met au dessus de toute ataque & de toute disgrâce, ce qui le rendroit également satisfait & triomphant, quand même par cas impossible, le Public ne souscriroit pas au Jugement de l'Académie de *Dijon*, ou quand cette Académie même ne lui auroit pas ajugé la victoire, c'est qu'il a un Prix plus réel, qui se trouve dans le fond de son Cœur & qui ne peut lui manquer (p); cela lui suffit. On peut

k Discours p. 35. 36
 m Rép. J. Helv. p. 499.
 o Discours p. 4. Préf.

l Ibid. p. 50.
 n Ibid. 502
 p Discours p. 6.

peut lui apliquer avec justesse les paroles d'*Horace*, dans la Description de l'Homme constant :

*Si fractus illabatur, Orbis
Impavidum ferient ruinae.*

Si tous les Etres du Monde dégénéroient en Censeurs & Critiques, & que tous se ruassent sur Mr. *Roussseau*, il ne s'en épouvanteroit pas, il se moqueroit de leurs vains efforts & n'en seroit ni plus émû ni moins content.

Voilà une situation bien comode & agréable que d'être ainsi prévenu en faveur de sa capacité, indépendamment de ce que les autres en pourront penser & dire. Mais il faut que cette bonne opinion soit fondée sur un amour de la Vérité constant & inébranlable; car sans cela, il est à craindre qu'on ne tombe dans la fureur ridicule, mais trop ordinaire à plusieurs Ecrivains de nôtre Age, de vouloir se distinguer en avançant des choses extraordinaires ou inouïes, aux dépens du bon sens & de l'expérience. Je prie Dieu de nous tous préserver de cette Maladie & de nous doner assés de Raison pour ne pas applaudir à ceux qui en sont ataqués.

T. R. F. D. B.

ELO.



ELOGE HISTORIQUE

De feu M. DE CHESEAUX.

A U X M A N E S

DE M. DE CHESEAUX.

Ombre chère à nos Cœurs , qui faisois , il n'y a pas long-tems , les charmes de ceux qui avoient le bonheur de te conoitre , & qui seras à toujours l'ornement & la gloire de l'Hélvétie , reçois l'effet des sentimens de mon Cœur. J'ai entrepris de transmettre à la Postérité la noblesse de tes Sentimens, la beauté, la grandeur de ton Ame, l'étendue de ton Esprit. Projet sans doute téméraire: Ma plume, ma foible plume, en fut étonnée; mes mains se relachèrent; elle tomba; la reconnoissance & la vénération la relevèrent.

Que l'Hélvétie conoisse tout ce qu'elle a perdu! Que la République des Lettres soit affligée! Que l'on sache, combien tu étois utile, & combien tu desirois de l'être! C'est le seul office que je puisse rendre à tes Manes; le negligerois-je? Ne chercherois je pas à soulager ma douleur, en invitant les Mortels à y prendre part?

Lo

La Vérite seule parlera par ma bouche : La flaterie t'étoit odieuse ; aussi s'éloignera t'elle de mes Lèvres dans ce Tableau sincere de ta trop courte , mais brillante Carrière.

JEAN PHILIPPE DE LOYS DE CHESEAUX, Petit Fils du célèbre M. DE CROUSAZ, & Fils ainé de M. DE CHESEAUX, d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles de *Lausanne*, en qui la Pieté & la Vertu sont héréditaires & qui a toujours fourni à sa Patrie des Magistrats du premier rang, nâquit en 1718. Dès l'âge le plus tendre, il se distingua par son amour pour l'étude & par son attachement aux Sciences ; & donna dès son enfance des marques distinguées de sa grande capacité, & des vertus qui ont brillé en lui avec tant d'éclat ; faisant dès lors l'objet de l'admiration de tous ceux qui le conurent.

Rien n'échapa à ses Recherches. Astronomie la plus sublime, Géométrie la plus haute, les diverses parties des Mathématiques, la Philosophie, la Théologie, le Droit, la Médecine Théorétique & par là même, la Botanique, l'Histoire & la Chronologie, la Géographie, les Antiquités Sacrées & Profanes, & la Mythologie même, furent également l'objet de son application. Il se rendit

si habile sur chacune de ces Sciences en particulier, que ceux qui s'étoient bornés à quelqu'une d'entr'elles & qui y avoient consacré toute leur vie, étoient surpris & étonés de l'entendre raisonner aussi pertinemment sur ces matières, & de voir qu'il les possédât à fonds. On a entendu dire à un Savant qui possède à un point éminent, l'étude des Antiquités & de la Critique, quoi qu'il n'en ait pas fait son unique occupation, qu'il étoit toujours étoné quand il entendoit Mr. *de Cheseaux* raisonner sur les Antiquitez Syriennes, Egyptiennes, Arabes, Chinoises &c. qui ne sembloient avoir rien de relatif avec ce qui faisoit l'objet principal de ses études, & qu'il paroïsoit cependant avoir autant approfondi, que s'il ne s'étoit appliqué qu'à ce genre d'étude. Un Géographe célèbre par ses Connoissances & par ses Cartes, aussi admirables par leur exactitude que par la beauté de leur gravure, fût de même surpris des profondes connoissances de ce jeune Savant sur la Géographie.

Il s'apliqua aussi à l'étude des Langues, & n'y fit pas de moindres progrès. Il ne s'y atacha cependant qu'autant qu'elles pouvoient l'aider à lire, sans le secours des Traducteurs, souvent ignorans, mais presque toujours infidèles, les Ouvrages qui pouvoient

voient avoir quelque rapport à ses études favorites. Celles qu'il cultiva avec le plus de soin furent la Latine, la Grèque & l'Hébraïque. Il y étoit si versé, qu'on l'a vû plus d'une fois expliquer des Auteurs Grecs, sans le secours des Dictionnaires *, & redresser souvent les meilleurs Guidés sur l'explication de tels Passages hébreux. Il ne négigea pas l'intelligence de l'Arabe, du Caldaïque & de l'Anglois ; mais il n'en poussa pas l'étude aussi loin qu'à l'égard des autres, parce qu'elles ne lui étoient pas de la même utilité.

Il avoit aussi beaucoup de goût & de talent pour la Musique, dont il conoissoit & la théorie & la pratique. Il en est de même de

* Le peu de progrès qu'on fait dans les Sciences provient souvent de la mauvaise méthode qu'on suit. Mr. de Chefaux eut le bonheur d'avoir des Guides qui lui en firent suivre de fort bones par rapport aux Langues Latine & Grecque. On a crû qu'il pouvoit être de quelqu'utilité au Pub ic, qu'on raporte ici ce qu'il pouvoit y avoir de particulier dans les Méthodes dont nous parlons 1°. On ne lui fit point composer de Thèmes ; aussi lors qu'il fut fort avancé dans la lecture des Auteurs Latins, sa composition Latine fut pure & aisée. 2°. On lui fit joindre l'étude de la Langue Grèque à celle de la Latine, en sorte qu'il les aprit toutes les deux en même tems. 3°. On réduisit à un très petit nombre cette multitude de Déclinaisons & de Conjugaisons dont sont hérissées les Grammaires Grèques, & qui sont la croix de ceux qui veulent étudier cette Langue. 4°. Il s'appliqua à l'étude des meilleurs Historiens de l'ancienne Grèce, vraie source de la conoissance de cette Langue, & des progrès qu'on y peut faire.

de la Peinture , aiant doné dans sa jeunesse, sans avoir appris à deffiner , des échantillons de ses talens en ce genre.

- La pénétration & la sagacité de son Esprit, son ardeur & son application à l'étude , joint à la vivacité de son imagination , lui tinrent lieu de la plûpart des secours qui lui manquoient dans une Ville où les Sciences auxquelles il s'atachoit principalement , étoient presqu'entièrement inconues , ou du moins peu cultivées.

A l'âge de 17. ans , il composa trois Traités de Physique. L'un , intitulé , *Essai de Dynamique* , contenoit une explication & une démonstration des expériences nouvelles du choc des Corps , suivant le principe ordinaire des forces mouvantes proportionnelles aux produits des masses des Corps par leurs vitesses.

Le second rouloit *sur la force de la Poudre à Canon*. On l'expliquoit par les seuls effets du ressort de l'air.

Le troisiéme étoit un *Traité sur le mouvement de l'Air dans la propagation du Son . . .* Mr. de Cheseaux avoit composé celui-ci dans la vûe de développer & d'exposer plus en détail les principes que *Newton* n'avoit fait qu'indiquer en abrégé sur cette matière, dans le §. VIII. du II. Livre de ses Principes

Ma-

Mathématiques de la Philosophie Naturelle. A cet âge, c'eut été déjà pour tout autre, un grand sujet de gloire, de pouvoir entendre cet Ouvrage du célèbre *Newton* écrit très savamment, & où les paroles sont si ménagées, dit l'illustre & élégant *Fontenelle*, Juge irré-
cusable sur ces Matières, qu'assés souvent les conséquences y naissent rapidement des principes; & qu'on est obligé à suppléer de soi-même tout l'entre-deux; ensorte que les plus grands Géomètres ne parvinrent à l'entendre qu'en l'étudiant avec soin.

Il y avoit beaucoup du neuf dans ces trois Essais. *Mr. de Crousaz* à qui ils furent communiqués, les jugea dignes d'être envoyés à l'Académie Roiale des Sciences de *Paris*, & ils parurent en 1743. sous le nom d'*Essais de Physique*.

Mr. Pitot, Membre de cette illustre Académie, chargé en 1749., par le Chancelier de *France*, de dresser l'Aprobation qui en devoit acompagner l'impression, y dit que l'Auteur, âgé seulement de 21. ans, y marque beaucoup de savoir & de finesse d'esprit. Observons en passant que *Mr. Pitot* donne ici à l'Auteur des Essais, l'âge qu'il avoit lors qu'il lit son Manuscrit; car come on l'a déjà dit, il n'avoit en éfet que 17. ans quand ils les fit.

Il compoſa , auſſi , à peu près dans le même tems , des Observations ſur *Saturne* , dans leſquelles il éclaircit ce que le célèbre Mr. *Caffini* avoit inferé à ce ſujet dans les *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*. Mr. de *Crouſaz* , alors vivant eût affés bone opinion de ces Meſſieurs , pour comuniquer ces Observations à Mr. *Caffini*. La vraie gloire n'eſt point jalouſe. Mr. *Caffini* admira l'Ouvrage du jeune Savant & l'en félicita. C'eſt ce qu'on trouve dans une Lettre de Mr. *Caffini* à Mr. de *Crouſaz*. Mr. *Caffini* y dit qu'il a lû avec beaucoup d'attention cet Ouvrage ; qu'il en a admiré la précision & la clarté ; que les remarques lui en ont paru très judicieuſes , & qu'elles ſupléent à ce qu'il avoit omis , ou pas affés éclairci dans les *Mémoires de l'Académie*. Qu'un tel aveu eſt admirable & qu'il fait également honneur & à celui qui l'a fait , & à celui auprès de qui il eſt fait.

Une longue Maladie que Mr. de *Chéſneau* eſſuia , qui le mit plus d'une fois ſur le bord du Tombeau , & dont il néchapa que par un régime bien particulier , l'empêcha de continuer à doner des Ouvrages au Public , quoiqu'elle ne l'empêchât pas de s'apliquer à l'étude. Il étoit inutile de lui ôter ſes Livres ; ſon Eſprit , toujours actif , ne ceſ-

soit de travailler nuit & jour, & d'apercevoir toujours de nouvelles Vérités. Ces méditations continuelles l'épuisoient toujours plus; & afin de prévenir un plus grand mal, il falut lui rendre ses Livres. C'est dans cet état de foiblesse & de langueur qu'il vécut depuis 1736. jusqu'en 1741. Il ne s'en releva que par un éfet visiblé de la Protection Divine. Ses Vertus n'étoient pas allés conues, & il n'avoit pas été encore à même de faire tout le bien qu'il étoit destiné à produire.

A peine començoit il à être mieux qu'une Comète qui parût en Décembre 1743. vint lui faire aquérir de nouveaux Lauriers, & lui fournir les moiens de se lier avec tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Monde Savant; les Réaumur, les Le Monnier, les De Mairan, les Racine &c. Il l'étoit déjà avec les Poléni, les Cassini, les Kœnig, les Dan. Bernoulli, les Calandrin &c. Il découvrit cette Comète, à la vûe simple, le 13. Décembre tandis que les Persones qui avoient les meilleurs yeux avoient peine à la voir avec le secours du Telescope. Ils n'étoient pas acoutumés comme lui à examiner les Astres. Ils les conoissoit si bien, qu'il ne pouvoit arriver le moindre changement dans le Firmament qu'il

qu'il ne s'en aperçût aussi tôt ; Nébuleuses, Etoiles fixes, Comètes, il n'avoit pas besoin de Telescope pour les reconoitre. La vue seule lui suffisoit.

Il avoit souvent par ses méditations rencontré ce que *Newton* avoit déjà dit. En voici une preuve.

L'année 1736. il avoit presque déjà achevé une Théorie des mouvemens de la Lune, pour corriger les Elémens des Tables Lunaires de Mrs. de la Hire & *Cassini*, qui s'écartoient quelquefois du Ciel de 7. ou 8. Minutes de degré dans les syz y gies & de 15. ou 20. dans les Quadratures ; & il en avoit déterminé les Elémens, lorsque le Systême & la Théorie Lunaire de *Newton*, lui tombèrent entre les mains. Il ne tarda pas à voir que cette Théorie étoit presque la même que celle qu'il avoit imaginée, quoiqu'elles n'eussent pas le même fondement. Celle de Mr. *Newton* étant démontrée sur les Loix de l'Attraction, & celle qu'il avoit inventée l'étant sur ses seules Observations. La légère différence qui s'y trouvoit, étoit même toute à l'honneur de Mr. de *Chéseaux*. Du premier coup, il étoit parvenu à la vérité. *Newton* étoit resté en arrière dans la première & la 2de. Edition de son Ouvrage Mr. de *Chéseaux* se procura la 3me.

Edition de ses Principes Mathématiques & il y vit que Mr. *Newton*. & lui étoient parfaitement d'accord.

Dès qu'il eût lu les Ouvrages de *Newton*, il les admira, les gouta, & plein d'amour & de respect pour la Vérité, il ne négligea jamais rien de tout ce qui pouvoit contribuer à faire embrasser le Système de l'illustre *Anglois*. Aussi entreprit il de faire, au sujet de la Comète dont nous avons déjà parlé, une chose que personne n'avoit fait encore, & qui devoit augmenter, s'il eût été possible, la gloire du Savant *Anglois*, & en acquérir une bien grande au jeune *Helvétien*, qui marchoit sur ses traces.

Ce fût de tracer, après 19. jours de son apparition, & selon le Système *Newtonien*, le chemin que feroit cette Comète, sans qu'il s'en soit écarté que de dix ou douze minutes dans l'espace de 48. jours, après la prédiction; de fixer le jour auquel elle s'approcheroit le plus du Soleil, & jusqu'à quel point, elle le feroit; de marquer les irrégularités ou plutôt les bisarreries apparentes de son cours, l'augmentation successive de sa lumière, & enfin sa diminution par degrés, jusques au jour auquel elle cesseroit d'être visible: de même que les apparences de l'augmentation de sa queue, à laquelle il arriva,

arriva quelquelque chose de fort extraordinaire & de si rare, qu'il n'avoit jamais été remarqué dans celle d'aucune autre Comète; C'étoit une dispersion ou division en plusieurs branches différentes. Il eût soin d'envoyer de bonne heure des Copies, de cette Carte & de cette nouvelle espèce de Prophétie à de Savans & habiles Astronomes, qui admirèrent l'habileté de l'Auteur, & qui eurent grand soin de faire toutes les Observations nécessaires pour justifier l'accomplissement exact de la prédiction. Quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils virent la Comète suivre pendant une marche de près de six mois le chemin que lui avoit tracé Mr. de Chéseaux & quand ils la virent surtout tomber dans toutes les irrégularités apparentes qu'il avoit dit qu'elle nous feroit voir! Qu'elle certitude ne donna point un pareil Phénomène au *Système Newtonien*, & qu'elle gloire n'acquit il point à celui qui avoit si bien saisi ce Système & l'avoit si victorieusement démontré! A l'égard des queues de cette Comète, il écrivit aussi à Mrs. *Dan. Bernoulli* & *Kernig* au Mois de Février 1744. qu'au commencement du Mois suivant elle paroïtroit avoir deux queues; il marqua même qu'elle seroit leur direction; & à cet égard come aux précédens, la prédiction fût aussi accomplie.

Feu Mr. *Cassini* avoit fait à la vérité quelque prédiction semblable; mais qui après tout ne peut passer que pour une conjecture. C'est, qu'après avoir observé une fois la Comète qui parut en Décembre 1680. il dit qu'elle suivroit la même route qu'une autre observée par *Tycho-Brabé* en 1577. Il se fondeoit sur ce que la plupart des Comètes aiant dans le Ciel un chemin particulier, qu'il apelloit leur *Zodiaque*, il remarqua que celle de 1680. se trouvoit dans le *Zodiaque* de la Comète de 1577.

Les Observations de Mr. de *Chéseaux* sur la Comète de 1743. furent imprimées l'Année suivante. On trouve dans cet Ouvrage deux choses, qui confirment bien ce que nous avons dit de sa sagacité & de son savoir. La première, c'est une Méthode de calculer les Elémens de la Théorie des Comètes, suivant les idées du *Système Newtonien*; & cette Méthode a deux avantages bien considérables par dessus celles qu'ont doné *Gregory* & *Newton* lui même. L'un c'est que cette nouvelle Méthode ne suppose en quelque sorte qu'une Théorie générale des mouvemens aparens de la Comète dont on veut calculer les Elémens; & l'autre, que les Calculs qu'elle demande sont & moins longs & moins embarrassés que ceux de ces deux célèbres Anglois.

La seconde chose, c'est que cet Ouvrage est accompagné d'une Carte du mouvement réel de la Comète dans le Ciel ; & d'une autre représentant son mouvement aparent à travers les Etoiles fixes : Ce qui est peut être la seule manière complète de mettre dans tout son jour, le vrai mouvement des Comètes. On n'avoit rien vû jusques là, dans ce genre, pas même dans les Tables de *Whiston*, ni dans celles de Mr. *Halley*. L'utilité de cette exactitude fera sans doute des Imitateurs.

Mr. *de Chéf.* avoit encore observé quelques autres Comètes ; on en trouvera sans doute les Calculs parmi les Manuscrits qu'il a laissé.

On a dit que pour faire de bons Elémens d'une Science, il faut savoir plus que ces Elémens, & qu'une personne qui a atoint un certain degré de perfection, ne peut guères se résoudre de redescendre pour ainsi dire, & de s'abaisser à des Elémens. Mr. *de Chéseaux* ne pensoit pas de même ; tout ce qui pouvoit servir à étendre les Connoissances, lui étoit précieux. Aussi composa t'il en 1747. & 1748. pour un Jeune Seigneur, dont on souhaitoit qu'il dirigea les études, des *Elémens de Cosmographie & d'Astronomie*, ou la clarté & la lumière brilloient de toutes parts : On y voit un Auteur Maître de

sa matière, qui la tourne come il veut, 'la présente sous telle face qu'il lui plait, & à l'art de mettre à la portée des plus simples, les propositions les plus difficiles & les plus composées.

Ce ne fût pas le seul Ouvrage qu'il entreprit pour ce Seigneur; il avoit travaillé dans la même vue a une *Introduction à l'Histoire*. Elle començoit avec l'Ere Chrétienne & devoit venir jusques à nôtre-tems. On y auroit vû un Philosophe judicieux & moderé, qui n'estime que ce qui est estimable, qui n'admire que ce qu'on doit admirer, qui fait des portraits parfaitement ressemblans des Nations dont il a à parler, qui développe les causes de la grandeur & de la décadence des Etats: Mais on y auroit vû aussi un Philosophe Chrétien, qui ne s'arrêtoit pas seulement à ce qui pouvoit éclairer l'Esprit; mais qui cherchoit encore ce qui pouvoit former le Cœur. Malheureusement Mr. de Chéseaux ne conduisit cette Introduction que jusques à *Charlemagne*, & n'a pas même mis la dernière main à ce Morceau, qui n'en est pas moins précieux.

A peu près dans le même tems, il envoia à l'*Académie Royale des Sciences de Paris*, une Théorie des Comètes; où il donoit une nouvelle Méthode de calculer leur Orbite,

&

& qui avoit ces deux avantages par dessus toutes les autres Méthodes conues, de donner une Méthode directe de calculer les Elémens de ces Corps; de demander infiniment moins, d'Opérations & de Calculs; & d'être par la même beaucoup plus aisée & plus sûre. Aussi cette Académie l'honora t'elle de son aprobation: Elle résolut même de l'insérer dans un Volume de Mémoires composés par des Savans qui n'étoient pas de son Corps, & qu'elle se proposoit de faire imprimer. Jusqu'alors on n'avoit pû trouver cette Méthode directe de calculer les mouvemens des Comètes: Les plus grands Géomètres, *Newton* lui même, avoient échoué dans cette entreprise. *Au défaut d'une pareille Méthode*, dit *Mr. de la Caille* Membre de l'Académie-Roiale-des Sciences & Auteur d'Elémens Astronomiques très estimés; *Au défaut d'une pareille Méthode*, on est obligé d'avoir recours à des fausses positions & à de longs tatonemens. Celui qui parloit ainsi fut ensuite un des Examineurs de cette nouvelle Méthode.

On avoit formé à *Lausanne* une Societé de Persones éclairées & savantes, où l'on faisoit des Discours pour l'Instruction d'un jeune Seigneur Etranger chés qui cette Societé tenoit ses Conférences. On juge bien que

Mr.

Mr. de Chéseaux fût du nombre. Ses Differtations y brillèrent. Elles rouloient sur des sujets intéressans. L'une sur *l'utilité des Arts & des Sciences*, où il combattoit, si je ne me trompe, l'Auteur de la *Fable des Abeilles*; une autre, sur *le bonheur de la vie à venir*; une 3^{me}. &c. Elles sont manuscrites, de même que des *Discours* ou *Traité*s sur *l'imagination*, sur *les propriétés & les facultés de l'Ame* &c. Une *Lettre* sur *l'Eclipse de Phlégon*, un *Mémoire* sur *la Réformation du Calendrier*, un *Catalogue de Nébuleuses*, un *Essai de Catoptrique* &c. Un *Discours* sur *la Figure de la Terre*, lu en Juillet 1751. dans une Assemblée de l'Académie des Sciences de Paris.

On conoit le besoin qu'un Astronome a d'avoir un Observatoire. *Mr. de Chéseaux* avoit cet agrément absolument nécessaire, dans la Terre de *Chéseaux*, qui lui procuroit un Horifon vaste, & où la vue n'étoit pas bornée par des objets trop voisins. C'est là qu'il passoit les nuits presque entières à observer des Astres qui faisoient ses délices, & les jours à écrire ses Observations, où à méditer sur les Vérités les plus sublimes.

Il lui étoit essentiel de s'assurer de la véritable situation de son Observatoire. Il fit pour cet éfet plusieurs Observations, qui lui en donèrent la vraie Longitude, & dont

on

On voit le résultat à la fin de son *Traité de la Comète*, imprimé en 1744. Ces Observations lui firent conoitre, que la vraie Longitude de la *Suisse* étoit encore peu connue. Il fit donc, par rapport au *Pais de Veau* & au *Lac de Genève*, ce qu'il avoit fait pour son Observatoire ; & de là resulta une Carte de ce Lac & du riche Valon qui règne autour de lui, ou la figure de ce Lac étoit fort différente de celle qu'on lui avoit attribué jusqu'alors, & où cette partie du *Pais de Vaud*, qui est entre les Lacs de *Genève* & de *Neuchâtel* est plus resserrée, que dans les Cartes qui avoient paru auparavant. *Genève* même s'y trouve de 15. minutes plus Occidentale que dans les Cartes de Mr. *De l'Isle*.

Cette Carte ne demeura pas long-tems dans l'obscurité. Un Savant de *Lausanne*, où il ocupe un rang distingué dans la Magistrature * & dont nous avons déjà eu occasion de parler, travaillant à des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Suisse* & souhaitant d'y inserer la Carte de ce Pais, s'adressa à Mr. de *Chéseaux* qui fit la projection de la Carte qu'on lui demandoit, dont le fond fût celle de Mr. *de l'Isle*; mais où il mit, en œuvre ses Observations, & où il rendit au *Lac Léman* sa véritable figure. La Carte parût,
&

* M. Loys De Bochaz.

& parût sans nom d'Auteur ; on ne manqua pas, de critiquer ce qui étoit le plus exact, parce qu'il étoit nouveau, tant il est difficile que la Vérité se fasse jour, même sur les matière les plus indifférentes.

La Carte de son Pais, n'étoit pas la seule qu'eût pû faire Mr. de *Chéseaux*. Ses grandes lumières en Astronomie lui faisoient mieux conoitre la vraie situation de diverses parties de la Terre, qu'à ceux même qui lui paroissent les avoir examinées avec le plus de soin. C'est ainsi qu'entre les mains la *Palestine* prit une nouvelle face, & qu'il osa déterminer la Longitude de *Jérusalem*, come étant plus Occidentale qu'on ne l'a crû jusques ici. Ajoutons à sa gloire que Mr. d'*Anville*, ce Géographe dont nous avons déjà parlé, avoit aussi reconu de son côté, que la détermination ordinaire de la Longitude, de *Jérusalem* étoit assez fautive ; & qu'en conséquence des doutes de ces deux Messieurs, l'Académie des Sciences chargea, il n'y a pas long-tems, des Persones qui alloient observer dans l'Orient, de prendre en particulier la Longitude de cette Ville sa renommée. Come *Newton*, Mr. de *Chéseaux* change par le raisonnement la figure de la Terre, & come on l'a vû de *Newton*, on verra sans doute les Observations confirmer

mer les raisonnemens de Mr. de Chéseaux.

Quelques grandes que fussent ses rares connoissances, elles ne remplissoient point encore son Ame. C'étoient des Sciences profanes qu'il n'estimoit qu'autant qu'elles l'élevoient à cet Etre infini qui est l'Auteur de tant de merveilles, & qu'autant qu'en nourrissant chés lui les sentimens de l'admiration la plus vive elles servoient à le fortifier dans la Pieté & dans la Religion. Aussi purifioit il en quelque sorte ses Etudes, par la lecture de nos saints Livres, & prit il la résolution de les défendre contre cette multitude de Prophanes qu'il veioit avec une douleur inexprimable, s'élever de tous côtés contre eux. Il s'attacha donc à la lecture des Prophètes dans le Texte original. Il y porta toute cette pénétration, tout cet ordre & toute cette évidence qui avoient brillé dans ses Ouvrages Mathématiques. Aussi ses recherches eurent elles un grand succès. Un nouveau Monde s'y développe à ses yeux. Ce fût pour lui une Clé, qui lui ouvrit l'intelligence d'un nombre de Prophéties, qui sembloient ne pouvoir être entendues sur cette Terre. Il ne voulut point garder pour lui des Connoissances si satisfaisantes; mais persuadé qu'elles faisoient doner gloire à Dieu, il communiqua au Public en un Volume

me , la plus grande partie de ces Découvertes , qui ravissoient son Ame , & le remplissoient de l'Espérance la plus vive , par la beauté & la grandeur des Evénemens qu'elles lui faisoient voir dans l'avenir. Il y joignit quelques Pièces d'un Ami ; qui avoit beaucoup étudié ces matières , cet Ouvrage fut imprimé en 1751.

La lecture appliquée des Prophètes du Vieux Testament le conduisit insensiblement à quelques Découvertes relatives à l'Astronomie , qui le surprirent d'abord beaucoup. N'osant s'en fier à ses premières idées , il y revint à plusieurs reprises. Et comparant avec soin les calculs & déterminations sur le cours des Astres qu'il avoit tiré uniquement des Livres sacrés , avec celles que lui donnoient les Tables Astronomiques les plus exactes , & les trouvant toujours conformes , il osa enfin les communiquer à quelques uns des Membres de l'Acad. Royale des Sciences de Paris , qui ne purent disconvenir que ses calculs & ses déterminations ne fussent parfaitement conformes à l'Astronomie la plus exacte , quoiqu'elles leur parussent bien singulières.

Sa réputation n'avoit pas tardé de voler par tout : Il en éprouva de glorieux états. Du fond de la *Moscovie* , il reçut une invitation fort obligeante de M. le Comte *Rasoumski* , Président de l'Académie Impériale de

Petersbourg, pour être Directeur de l'Observatoire de cette Ville, premier Professeur d'Astronomie, & Membre de l'Académie, avec l'agrément de Voyager en France, en Allemagne, en Angleterre & dans les Pays du Nord, aux dépens de l'Académie. De si grands avantages & qui marquoient bien le cas qu'on faisoit de lui, ne le tentèrent point; il aima mieux rester dans sa Patrie.

L'Académie Royale des Sciences de Paris le mit aussi bientôt après (au commencement de 1748.) au nombre de ses Correspondans. Et dans le tems de sa dernière & mortelle Maladie, il reçut des Lettres de Mr. le Professeur *Haller*, qui lui aprenoit qu'il venoit d'être agrégé à celle de *Gottmgen*...

On m'a assuré qu'il étoit encore, Membre des Académies de *Londres* & de *Suède*.

Nous avons vû le Savant : Considérons en lui l'Homme & le Citoïen. Il ne brilla pas moins sous ces faces, que sous celle que nous venons d'envisager.

Entreprendre de faire son Portrait; ce seroit vouloir faire celui d'un Saint. Aussi nous contenterons nous d'en donner la plus légère Esquisse. S'il avoit quelque défaut, c'eût été peut-être celui d'une trop grande délicatesse; défaut bien glorieux néanmoins; il est bien rare de pécher par un excès de

Ver

Vertu. Ce n'est pas là le défaut de l'Humanité.

Mr. de *Chefseaux* avoit le regard doux & prévenant. Il étoit simple dans son habillement ; & sa nourriture frugale. Il n'aimoit rien moins que le faste & la pompe, & ne se plaisoit point aux Spectacles ; son tems lui étoit trop précieux pour le consumer en des choses aussi frivoles.

Ses profondes Méditations & ses fréquentes Maladies lui donnoient du penchant à la Mélancolie : Elle n'étoit pas l'effet de son tempéramment ; car son visage, toujours serein, se revetoit souvent d'une gaieté douce & aimable.

Ennemi déclaré du mensonge & de l'injustice, il ignoroit ces ruses & ces détours qui sont toujours les marques d'un foible & mauvais génie. Jamais même, on ne le vit se mettre en colère, son Ame conserva toujours la même tranquillité.

Il avoit aquis, dans les dernières années de sa vie, une santé ferme & qui donoit de grandes espérances pour la longueur de ses jours. Cette santé assez robuste lui permettoit de se répandre dans le Monde, & il faisoit le bonheur & la joie des Sociétés où il se rendoit. C'est qu'aucune des Vertus sociales ne lui manquoit.

Son

Son Ame avoit autant de douceur que sa Phisionomie en promettoit. Bienfaisant & généreux, il ne laissoit échaper aucune occasion de faire du bien, & il eut pû compter ses jours par ses bienfaits, come ses années par quelque brillante découverte; aussi s'attachoit-il tous les Cœurs. On a appris qu'à *Paris*, il ne se servoit point de Fiacres, afin d'augmenter de l'Argent qu'il leur auroit falu donner, celui qu'il destinoit à soulager les Malheureux.

Compatissant aux infortunes d'autrui, jamais on ne l'a vû se réjouir des malheurs de qui que ce soit; aussi n'a t'il jamais cherché à en faire à persone, ni par ses Actions, ni par ses Discours.

Humble & modeste, jamais on ne l'entendit parler de lui même; on l'a vû souvent chercher à fuir une gloire à laquelle il ne pouvoit se dérober: Des trois Ouvrages de sa façon qui sont imprimés, un seul porte son nom; encore fut ce un éfet de la volonté du Libraire, qui voulut par là s'en assurer un plus prompt débit.

Une Personne avec quelque mérite, étoit sure de lui plaire; & il goutoit plus de plaisir & de satisfaction dans la conversation d'un Homme de bien, d'un rang fort inférieur au sien, que dans le comerce d'une Personne,

qui étant d'un rang plus relevé, n'auroit pas eu les mêmes bones qualités.

Il laissoit volontiers parler ceux avec qui il se trouvoit; & si on lui adressoit la parole, il écoutoit avec bonté & avec beaucoup de patience.

Il haïssoit souverainement les disputes & les contestations, aussi n'y étoit il jamais exposé: On avoit trop de respect & de confiance en lui, pour ne pas se ranger à son avis. Il fût engagé dans une seule Dispute Literaire, où l'on ne sortit jamais des bornes d'une extrême politesse; & s'il la soutint quelque tems, ce fût parce qu'il estimoit infiniment la Personne qui pensoit différemment, & qu'il auroit désiré pouvoir faire naitre dans son Esprit, les idées dont il étoit rempli.

Ne cherchant que la tranquillité, & charmé d'une Vie retirée, il ne jouissoit jamais d'une plus grande satisfaction, que lorsqu'il méditoit assis dans une belle Clairière, ou sur les bords d'un Ruisseau. Un beau Passage, un clair de Lune étoient pour lui de délicieux plaisirs.

On comprendra par là qu'il ne devoit point être porté à voyager; aussi n'aimoit il à le faire que dans ses Livres. Pour l'engager à surmonter sa répugnance à cet égard, il ne falut pas moins que toute l'estime qu'il avoit pour d'illustres Membres de l'*Académie Royale des Science de Paris*; & son attachement

au Prince * qui l'appelloit dans cette Ville, pour lui servir de modèle & de guide, & à qui il ne s'attacha, que parce qu'il découvrit en lui, les semences des Vertus les plus aimables.

Il étoit Protestant; mais il ne le fut point, parce que ses Pères l'avoient été: Il le fût par connoissance de cause, n'ayant point voulu participer au Sacrement de la Ste. Cène qu'après avoir examiné les autres Religions; & c'est ce qu'il fit, non dans les Livres écrits par des Persones d'une Religion opposée, il se feroit défié de leur préjugés; mais dans les propres Originaux.

Quoique par une suite de cet examen, il eût rejetté les Religions opposées à la Protestante Réformée, il aimoit cependant à dire ce qu'il y avoit remarqué de bon. C'est ainsi qu'au sujet de la *Mahométane*, il avoit reconnu qu'on la chargeoit d'un plus grand nombre d'erreurs qu'elle n'en enseignoit réellement. Et charitable envers tous les Homes, il avoit du suport pour ceux qui étoient dans l'erreur à l'égard de la Religion; étant ennemi déclaré de l'Intolérance encore plus par réflexion que par tempérament.

Les Païsans de sa Terre, classe d'Homes que l'on dégrade trop, paroissoient, à ses

* Le Prince régnant. d'Anhalt-Zerbst.

yeux Philosophes , des Êtres tels que lui ; & par la même , dignes qu'il s'intéressât pour eux. Aussi fit il toujours tout ce qui fût en son pouvoir pour leur inspirer l'amour de la Vertu , & leur faire conoitre , l'Auteur de leur existence , & tout ce qu'ils lui devoient. Il les pourvût pour cet éfet , des Livres qui pouvoient leur être nécessaires , il eût l'œil sur les personnes qui y étoient chargées d'instruire la Jeunesse , il les exhortoit lui même & les visitoit souvent dans leurs Maladies. Il avoit même travaillé à un *Plan d'Instruction pour les Habitans des Campagnes* , & l'avoit rempli en partie. Car quel bien ne résulteroit il pas même pour les Habitans des Villes , si les Artisans & les Paisans étoient mieux instruits de leurs devoirs qu'ils ne le sont ordinairement , & qu'on leur eût appris à les observer ! Qu'elle liaison en éfet n'ont pas dans un Etat , les divers ordres de Citoiens ; même ceux qui paroissent les plus oposés , & les moins dépendans l'un de l'autre.

Ajoutons ici que Mr. *de Chéseaux* avoit aussi soin de lire souvent l'Écriture Ste. aux Domestiques de sa Maison , & qu'il acompagnoit cette lecture de réflexions propres à les porter à la Pieté & à la pratique de la Vertu.

Tout ce que nous avons dit , prouve bien qu'il avoit un grand amour pour la Religion ;

il lui étoit en éfet véritablement attaché. Il ne respiroit qu'après le bonheur de la Vie à venir, dont il avoit les idées les plus grandes & les plus nobles, & sur lequel il n'eût jamais le moindre doute. Il ne s'atachoit à ce Monde qu'autant que par là, il croioit répondre aux vües de son Créateur. *J'ai cette grande obligation à mon Père*, marquoit il à Mr. son Frère à qui il étoit étroitement attaché, dans la dernière Lettre qu'il lui écrivit peu de jours avant qu'il tombat malade, & du sein d'une Cour peu nombreuse, mais bien choisie, où il étoit chéri & respecté, & où il comptoit autant de vrais Amis que de Persones: *J'ai cette grande obligation à mon Père, de m'avoir fait de si bone heure conoitre le faux bonheur des Gens du Monde, l'incertitude & la vanité de tous les avantages que l'on y poursuit, soit du côté des Biens de la Fortune, soit du côté des Avantages de la réputation, soit sur l'inconstance des Hommes &c. que j'en ai pris l'habitude de ne jamais mettre mon Cœur à tout ce qui en dépend, au de là de ce qu'il faut pour remplir les devoirs de la Societé.*

Ce n'étoit point par chagrin ou par mélancolie qu'il écrivoit ainsi. Toûjours, il avoit pensé de même, & toûjours il avoit agi conformément à ces idées. D'ailleurs, jamais il n'avoit joui d'une santé si ferme, jamais il n'avoit passé de si beaux jours, que

ceux qui venoient de s'écouler: Il étoit de plus avec des Amis zélés & selon son Cœur, avec un Seigneur en qui il s'affectionoit, au milieu de Persones savantes & qui lui étoient attachées; mais c'est qu'il connoissoit réellement le néant des Grandeurs Humaines, la vanité des Biens périssables du Monde, après lesquels cependant tant de Persones soupirent.

Sa belle Ame de plus, ne pouvoit voir sans amertume l'Athéisme, l'Incrédulité & l'Impiété, Vices qui deviennent si fort à la mode, marcher tête levée: Son Cœur en étoit déchiré, il en étoit navré de la douleur la plus amère il ne cessoit de gémir de voir l'Homme, cet Etre si noble, profiter si mal, ou plutôt abuser de ses belles facultés, & répondre avec tant d'ingratitude aux faveurs de celui de qui il tient tout ce qu'il a.

Il n'étoit donc point fait pour cette Terre il y étoit déplacé: Aussi Dieu l'a t'il retiré à lui; & pour couronner ses Vertus, à t'il abrégé ses jours, en lui épargnant en même tems de longues souffrances.

Ce fut après une Maladie de huit jours, que *M. de Cheseaux* remit son Ame entre les bras du Seigneur, à Paris le 30. Novembre 1751. sans pousser une plainte, ni un soupir; mais en louant l'Éternel, & en édifiant tous ceux qui eurent la triste consolation de lui fermer les yeux.



D É M Ê L É

Entre Mr. le Professeur HALLER * & le
fameux LA METTRIE **.

Sur la fin de l'Année dernière, il y eût entre deux Homes de Lettres, une quèrelle, qui fit beaucoup de bruit en *Allemagne*, & dont il est bon que l'on soit informé dans ce Pais-ci. On devroit quelquefois cacher, autant que l'on peut, les Disputes des Savans, mais on peut aussi d'autres fois avoir de fortes raisons de les faire conoitre. Celle-ci est de ce genre.

On peut se souvenir que le petit Livre de *L'Home Machine* étoit dédié à Mr. *Haller*. Un Auteur qui dédie un Livre à quelqu'un, a ordinairement pour but de se procurer quelque protection, ou s'il s'agit d'un Ami, de lier encore d'avantage les nœuds de l'Amitié. Cette Dédicace produisit un éfet tout

S 4

con-

* M. HALLER, Membre du Conseil Souverain de la Ville de *Beine*, Conseiller Aulique, & Professeur en Médecine à *Gottingue*.

** Ce fameux Partisan du Matérialisme est mort à *Berlin* en Novembre 1751. Voyez *Nouv. Illustr. Suisse* de ce Mois là, pag. 130.

contraire. Mr. *Haller* en fût extrêmement blessé, & la chose ne pouvoit pas manquer. *La Mettrie*, le regardoit come un Ami, avec qui il avoit les liaisons les plus étroites.

On fût fort choqué dans les Païs étrangers, que Mr. *Haller* eût pour Ami un Auteur qui s'éforçoit de détruire le principe comun de toutes les Religions, l'existence d'un Etre suprême. Cette liaison imaginaire causa, au *Médecin Suisse* lui même, d'autant plus de surprise, qu'il n'avoit jamais vû ni connu le *Médecin François*, & que d'ailleurs il étoit alors ocupé à un Ouvrage destiné à défendre cette même Religion ataquée par un Homme qui se disoit son Disciple. Mr. *Haller* se vit obligé de défavouer publiquement, & les principes & l'amitié de *La Mettrie*. Sa déclaration a parû dans divers Journaux*. Voici les suites de ce désaveu.

La Mettrie, piqué de la façon dont le Héros de la Dédicace avoit reçu ses Eloges, fit paroître que'que tems avant sa Mort, une Brochure intitulée *Le Petit Homme*. Il y done Mr. *Haller*, pour un Hipocrite, pour un Homme vain &c. Mais voici le plus singulier. Il soutient qu'il a vû & connu Mr. *Haller*, qu'il a entendu ses Leçons en 1735. qu'il a soutenu sous lui une Thèse en 1736. sur les

Hé-

* Voies Journal Helvétique, Mai 1750. p. 458.

Hémorroïdes, qu'enfin il a fait avec lui en 1751. plusieurs Soupers de Filles où Mr. *Haller* étoit fort aimable.

On peut juger de l'impression que semblables faits on dû produire sur Mr. *Haller*. Qu'on se figure un Home, d'un certain âge, marié depuis long-tems, un grave Professeur de Médecine, un Conseiller Aulique, métamorphosé, en jeune Libertin qui soupe avec des Filles. Quel contraste & quel ridicule! Il n'y avoit qu'un *La Mettrie* capable d'imaginer cette maligne plaisanterie.

Mr. *Haller*, après s'être un peu remis de son étonement, a fait son Apologie. Come il est de l'Académie de *Berlin*, il s'est adressé à Mr. de *Maupertuis*, à qui il détaille, dans une Lettre, tous ses sujets de plainte. Il proteste de nouveau, que de sa vie il n'a vû *La Mettrie*, & fait voir la fausseté de toutes ses imputations.

La Mettrie a oui ses Leçons à *Gottingue* en 1735. & le Professeur n'y est arrivé qu'en 1736. Il a soutenu des Thèses sur les *Hémorroïdes*. Jamais le Professeur n'en a composé, ni défendu sur cette matière. Qui que ce soit n'a jamais vû *La Mettrie*, dans cette Université.

L'histoire des Soupers de Filles, est ce qui blesse le plus Mr. *Haller*. Il opose son âge,
le

le nombre de ses Enfans , le contraste qu'une débauche publique feroit avec les Mœurs & le ton de la vie de *Gottingue* , petite Ville où rien ne se peut cacher ; la profession qu'il a toujours faite d'une Vie réglée , l'état de sa santé nouvellement afoiblie par une Maladie dangereuse &c.

Doit il être permis d'attribuer à un Home des Mœurs si contraires aux siennes , & de fouler aux piez les droits sacrés de la Vérité ? Le Bien public souffre-t-il des gens qui passent leur vie à peindre ceux qu'ils trouvent bon de hair , de toutes les couleurs que peut leur preter une imagination échaufée ?

Mr. *Haller* finit par prier Mr. *de Mauvertuis* , de lui acorder ses bons offices pour rétablir sa réputation. Il lui demande d'engager *La Mettrie* à défavouer les particularités ridicules qu'il lui a plû de mettre sur son compte. Il ajoute que si cet Acusateur prétend conserver à l'Irréligion des ménagemens avec la Vertu , & avec les Devoirs les plus inféparables de la Vie Civile , il doit se déterminer à ce défaveu.

La Mettrie mourut le jour même qu'arriva à *Berlin* la Lettre de Mr. *Haller*. Par là il a été dispensé de la satisfaction qu'on exigeoit de lui. Mr. *de Mauvertuis* y a suppléé. Voici sa réponse.

J'ai

J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire: & je n'avois pas attendu jusques là à être indigné de l'Ecrit dont vous vous plaignés. Vous faites trop d'honneur à de pareils Ouvrages, si vous croiés qu'ils puissent porter la moindre atteinte à votre réputation. Mais vous faites tort au caractère de la Mettrie, si vous pensés qu'il ait mis dans ce qu'il a écrit, le degré de méchanceté qui y paroit. Ceci est un Paradoxe pour tous ceux qui ne l'ont pas connu personnellement; mais l'amour de la vérité me force à l'avancer. Il est mort; & s'il vivoit encore, il vous feroit toutes les reperations que vous pourriés souhaiter, avec autant de facilité qu'il a écrit contre vous. Il m'a juré cent fois, qu'il n'écrirait jamais rien de contraire à la Religion, ni aux Meurs, & bientôt après reparoissoit quelque Ouvrage, de la nature de ceux dont nous nous plaignons.

Vous avés raison de dire, que je le conois mieux que vous, Nous sommes de la même Ville (Saint Malo). Cette raison seule auroit suffi pour que je lui voulusse du bien. Je ne me cache pas de l'avoir servi du peu de crédit que j'avois en France. Il n'a pu s'y soutenir dans un assez bon poste *, que ses Amis lui avoient fait obtenir, & par des Ouvrages inconsidérés, s'étant exclus de sa Patrie, il se retira en Hollande,

* Il étoit Médecin du Régiment des Gardes Françaises.

lande, où le mécontentement de ses Parens, & de ceux qui l'avoient jusques là protégé, le laisserent long-tems dans un état déplorable. Un Roi qui pardonne les fautes, & qui met en valeur les talens, voulut le conoitre, & m'ordonna de lui écrire de venir. Je reçus l'ordre, sans l'avoir prévu, je l'exécutai, & La Mettrie fut bien tôt ici. Peu de tems après, j'eus le chagrin, de voir la licence de sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche toujours cet Ecrit qu'il a mis au devant de son Sénèque. Je conoissois sa fureur d'écrire, & j'en redoutois les suites. Je l'avois engagé à se borner à des Traductions, l'en croiant plus capable que d'autres Ouvrages, & pensant brider par là sa dangereuse imagination. Le hazard qui lui fit trouver Sénèque ouvert sur ma table, lui fit choisir le Chapitre de la Vie heureuse. Je partoisi pour la France. A mon retour, je trouvai sa Traduction imprimée, & précédée d'un Ouvrage aussi détestable*, que le Livre qu'il avoit traduit, est excellent. Je lui en fit les reproches les plus forts; il fut touché, il promit tout ce que je voulus, & recommença.

Il faisoit ses Livres sans dessein, sans s'embarasser de leur sort, & quelquefois sans savoir

* Cet Ouvrage est intitulé, Anti-Sénèque, ou le Souverain bien. L'Auteur place ce souverain bien dans les Voluptés du Corps, & prêche ouvertement le Métréisme.

voir ce qu'ils contenoient. Il en a écrit sur les Matières les plus difficiles, sans avoir ni réfléchi, ni raisonné. Il a écrit contre tout le Monde, & auroit servi ses plus cruels Ennemis. Il a excusé les Mœurs les plus éfrénées, aiant presque toutes les Vertus sociables. Enfin il trompoit le Public d'une manière toute oposée à celle dont on le trompe ordinairement. Je sens combien tout ce que je vous dis est peu croïable; mais il n'en est pas moins vrai; & l'on començoit à en être si persuadé ici, qu'il y étoit aimé de tous ceux qui le conoissoient.

Tout ceci, Monsieur, ne seroit point une réparation, s'il vous avoit fait quelque tort. Mais ses plaisanteries ne pouvoient pas plus vous en faire, qu'elles n'en ont fait aux Vérités qu'il a ataquées. Ceci n'est donc que pour défendre son Cœur, rejeter ses fautes sur son jugement, & vous faire conoitre l'Home. Tout le Monde sait qu'il ne vous a jamais vû ni connu; il me l'a dit cent fois. Il ne vous avoit mis dans ses Ouvrages, que parce que vous étiez célèbre, ou que les Esprits qui couloient dans son Cerveau, avoient rencontré les Sillabes de votre Nom. Voilà, Monsieur, ce dont je puis vous assurer, & assurer le Public. Je souhaite que ma Lettre vous tienne lieu de la satisfaction que vous étiez en droit de prétendre, & qu'elle serve de témoignage.

authentique du respect que j'ai pour vos Mérites pour votre Esprit, & pour toute votre Personne. J'ai l'honneur d'être &c.

A BERLIN le 25.
Novemb. 1751.

DE MAUPERTUIS.

Voilà un Portrait que l'on doit trouver un peu flaté. Mr. de *Maupertuis* a eu l'art de représenter son Compatriote sous une face, qui cache ses principales difformités. Il voudroit nous persuader que les Satires & les impietés, de *la Mettrie* n'ont été qu'un caprice d'imagination, une débauche d'esprit, un faux air d'indépendance philosophique, qui est assez comun aujourd'hui, ou plutôt qu'il n'y avoit chez lui qu'étourderie, défaut de jugement, & point du tout de malice. *C'est un bon Cœur*, nous dit on.

Mais n'est ce point prostituer une qualité si louable, que de la prêter a de semblables gens? *La Mettrie* renverse tous les fondemens de la Religion, en ataquant l'existence de Dieu. A l'égard du Prochain il essaie par ses Impostures & par ses Calomnies de détruire la réputation d'un Home grave. Ce sont des Mensonges compliqués & réitérés qu'il soutient avec la dernière imprudence. Tout cela de sang froid, sans malice, sans haine,

haine, nous dit-on, pour l'excuser. Au fond *c'est un bon Cœur*. Le Peuple dit quelquefois de même, en parlant d'un Homme qui ne vaut pas grand chose, *Au fond c'est un bon Enfant*.

Un semblable Contraste rapelle le Portrait que *Marot* fait de son Valet,

*Sentant la hart de dix lieues à la ronde ,
Au demeurant , le meilleur Fils du monde.*

Si Mr. de *Maupertuis* voïoit ceci, il ne manqueroit pas de se facher de cette application. Il la trouveroit injurieuse, & ce trait de beaucoup trop fort. Mais mon excuse est toute prete. La voici. *Les Esprits qui couloient dans mon Cerveau ont rencontré*, par hazard, ces deux Vers cachés dans un Coin de ma Mémoire, & les ont réveillés. Mécanisme tout pur, Jeu de l'*Homme Machine*.

La Conclusion qu'on peut tirer de la quèrelle que je viens de rapporter, c'est qu'il est bon que nos prétendus Esprits forts se fassent quelque fois conoitre tels qu'ils sont & se démasquent come a fait *La Mettrie*. Ordinairement ils foyent se composer, ils se retranchent sur la Morale dont ils débitent les plus belles Maximes. Ils affectent toutes les qualités qui font
l'Ho-

l'Honête Home. *La Mettrie* a agi plus rondement. Il n'a point cherché à nous donner ainsi le change. Après avoir renversé la I. Table du Décalogue, il n'a pas épargné la II. N'étant plus retenu par l'idée de la Divinité, le faux témoignage a coulé chez lui come de source. Mr. de *Mau-pertuis* a tort d'en faire un Etourdi. *La Mettrie* agit par principes, & son Siftème est fort bien lié.



VERS sur la Mort de l'Académicien LA METTRIE.

*A*Courés, Esprits forts, à ce touchant Spectacle,

*Venés voir expirer un de vos grands Docteurs,
En proie à ses remords, détestant ses erreurs,
En cet instant, la Grace, opère ce Miracle.*

*Mais quoi? Je vous entens murmurer entre vous,
Par la force du Mal, la Raison afoiblie,
D'une vaine terreur, peut se trouver saisie,
Un tel événement prouve peu contre nous.*

*De vos Conclusions il faudra bien rabatre,
Si vous pesés le cas avec attention,
Que penser, en éfet, de la Conversion,
D'un Malade éfraïé, qui meurt Iconolatre?*

*Qu'on nous dise coment de ses fameux Ecrits,
La Mettrie, lui même à senti la foiblesse;
Des probabilités qu'on allègue sans cesse,
Ne convaincront jamais de solides Esprits.*

*Par quels forts Arguments, quelles raisons
puissantes*

*Du faux de son Système a t'on montré le point?
Cherchans par tout le Vrai, nous ne refusons
point,*

D'écouter & peser ces preuves triomphantes.

*Si la Foi dépendoit de nôtre volonté,
Nous confesser vaincus feroit nôtre victoire:
Malheur à tout Mortel, qui refuse de croire,
Pour assouvir ses Sens dans la securité!*

*Taisez vous, Malheureux, sentés vôtre folie,
Pour nier constamment l'existence d'un Dieu,
Il faudroit démontrer qu'il ne peut avoir lieu,
Et c'est là qu'à jamais succombera l'Impie.*

*D'un Dieu vengeur du Crime ôtés l'opinion,
Vous livrés l'Univers à l'afreux brigandage.
Pour dompter le Méchant, & soutenir le Sage,
Le frein le plus puissant, c'est la Religion.*

*On pourroit pardonner un doute déplorable;
Mais coment supporter un infame Docteur,
Qui prêche l'Athéisme, animé de fureur?
De tous les atentats c'est le plus exécration.*

ON vient de perdre à *Neuchâtel* un Génie des plus beaux, des plus aimables, des plus modestes & des plus solides. C'est M. GODÉFROI TRIBOLET, Conseiller de Légation de S. A. Sérénissime le Duc de Saxe Gotha, décédé le 17. Mars 1752. dans la 56. Année de son âge. C'étoit précisément l'Antipode du Caractère de *La Métrie*, dont on vient de parler. La Religion, la Vérité & la Pieté étoient l'Objet des Recherches & la Règle de la Conduite de notre Illustre Défunt. Il étoit Fils de feu M. *Charles Tribolet*, Pasteur de la Ville de *Neuchâtel*, l'un des grands & zèlez Théologiens que cette Ville ait produits. M. *Godéfroi Tribolet* avoit été Censeur de notre Journal, avant ses Voyages d'*Allemagne*, & il l'a enrichi de plusieurs belles Productions en différens genres, principalement en Poésies, qui ont été extrêmement goûtées, en diverses Pièces de Morale, de Philosophie, de Calculs, d'Algèbre & de Mathématique, qui ont engagé des Cours étrangères à nous écrire, pour y appeler cet Auteur, qui leur étoit inconnu; mais sa Modestie & son Esprit philosophique lui faisoient préférer une Vie douce, à la Vie tumultueuse des Courtisans, & il ne vouloit pas même qu'on le fit connoître pour l'Auteur des Ouvrages qui lui faisoient le plus d'honneur.

Cependant il a lais  en Manuscrit des Ouvrages intéressants sur tout en Astronomie. Toutes les Persones distinguées de nôtre Ville, & tous les Conoisseurs en vrai Mérite, ont infiniment regretté la p rte, il n'y en a aucun, qui n'aplaudiss , avec nous, aux regrets touchans, & aux Eloges délicats, que l'Epitaphe suivante renferme.

E P I T A P H E

De M. GODEFROI TRIBOLET,
mon cher Ami & Parent.

DE vos larmes, ven s arroser ce Tombeau,
Vous tous qui ch riss s, les Vertus, le Mérite;
Cet Illustre Mortel en possédoit l'élite;
La Raison l' clairoit de son plus pur Flambeau:
Les Muses,   l'envi, servoient son beau Génie:
Melpomène * autrefois, récemment Uranie **,
L'avoient comblé de leurs faveurs.

Si de la Parque les rigueurs,
N'avoient trop tôt coupé sa trame précieuse,
Il alloit enrichir, de ses doctes Labeurs,
*** La République studieuse.

T 2

Sur

* Muse qui président   la Tragédie.

** Qui président   l'Astronomie.

*** Mr. TRIBOLET a laissé plusieurs Ouvrages commencés sur diverses parties des Mathématiques: Il n'avoit mis la dernière main qu'  un seul, qui sera mis  paremment au jour.

*Sur les pas des Newtons, des Volfs, des
Bernoulis,*

Il éleva son vol aux célestes Lambris.

*O! par combien d'endroits, sa mémoire m'est
chère!*

*Digne Fils, tendre Frère, Ami vif & sincère,
Son commerce étoit plein d'atraiantes douceurs:*

Nul Vice ne souilloit son charmant caractère...

Il ne vit plus! Vaines clameurs!

Je finis noïë dans mes pleurs.

Neuchâtel.

Le Conseiller CHAILLET.



R E P O N S E

A Mr. C....., Conseiller d'Etat &c. &c.
Imitation de la Chartreuse de Gresset.

E P I T R E.

Sur l'Art enchanteur de la Rime,
Pour prononcer sans fade enens,
Il faut être Peintre sublime
Et l'Interprète du Bon-Sens:
Ma Muse craintive & novice,
En jugeant ta Veine & tes Vers,
N'auroit pour Loix que son caprice;
Irai-je en risquer les travers?
Dans mon poétique délire,
Soit que je frédone ou soupire,

*Je n'enfle, hélas ! que des Pipeaux.
 Sur des tons plus forts & plus beaux,
 Vainement je cherche à te dire,
 Qu'au Dieu du Goût, qui seul t'inspire,
 Et dont tu suis les vrais Drapeaux,
 Tu dois les accords de ta Lyre,
 Et des succès toujours nouveaux.
 Coulés, coulés, Veine agréable,
 Chés vous règne le Sentiment :
 Volés, volés, Folie aimable,
 Sur les ailes de l'Envoïement.*

*Ton Esprit juste sans rudesse,
 Brillant sans ostentation,
 Exprime avec délicatesse,
 Le Langage de la Raison.
 Joli, badin, par fois caustique,
 Ses traits sur le ton marotique
 Paroissent dans leur Élément ;
 Par fois aussi, négligemment,
 Tes Vers, malgré leur sel atique,
 Sont marqués au Coin prosaïque,
 Et moulés trop facilement*.
 Tu sais que dans la Rime aisée
 Il est un tour plus ou moins fort :
 Que la mesure cadencée,
 Jointe aux beautés de la pensée,
 Embélit un Lyrique effort.*

T 3

Mais,

* Boileau se vançoit d'avoir appris à Racine à faire les Vers difficilement.

Mais, quoi? Sur les bords du Permesse,
 Tu passes des moments perdus;
 Et du Mal affreux qui te presse,
 Tu veux, par cette douce yvresse,
 Emousser les traits trop aigus.
 Coulés, coulés, Veine agréable;
 Chés vous règne le Sentiment:
 Volés, volés, Folie aimable,
 Sur les ailes de l'Enjoûment.

Les soins de ta Muse polie,
 Seuls n'adouciroient pas ta Vie:
 Au milieu de Morts immortels,
 Tacite, Cicéron, Horace,
 Locke, Addison, Boileau, Le Tasse,
 Tu goûtes des plaisirs réels;
 Et leurs Ecrits sont les Autels,
 Où ton Esprit délicat, sage,
 Ofre au Bon Goût un doux hommage,
 Loin du comerce des Mortels.
 Que perds-tu dans ton infortune?
 Tu vis loin du Monde cagot;
 Loin de la foule trop commune,
 De la Compagnie importune,
 Du Pédant, du Fat & du Sot.
 Loin du scrupuleux Idiot
 Dont la pruderie hérissée,
 Frissonne au seul nom de Calot;
 Et ne peut soutenir l'idée

D'un Sein * tendrement agité,
 Qui fait doner à la pensée,
 L'Avant goût de la Volupté.
 Loin des Mortels couchés encore
 Dans le berceau des préjugés,
 Qui jamais ne sont dégagés
 Des Erreurs que le Sage abhorre.
 Là, d'un mauvais Latin chanté,
 Ici d'un Sermon récité,
 Ils font au gré du Fanatisme,
 Le vrai, le seul Christianisme
 Qui mène à la Félicité.
 Loin de la grotesque encoulure
 De ce Silène trop grossier :
 Hors de la Table ou du Célier,
 Il fait une sote figure ;
 Pour tout propos, pour toute alure,
 Il n'a qu'un jargon cuisinier,
 Et sa bachique enluminure.
 Loin de ces dangereux Docteurs,
 Du bon droit prétendus arbitres,
 Dont les comi-graves sureurs,
 Ont pour soutiens Actes & Titres ;
 A nos dépens rendus adroits,

T 4

Jatens

* Allusion à un charmant Objet que Mr. le C. C. a célébré par ces Vers.

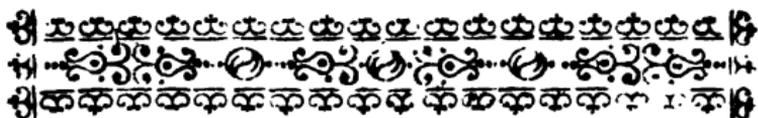
. je vois paroître
 Quelques fois un coin de Teton,
 Come un Satan à la Fenêtre,
 Pour m'induire en tentation!

*Jatens que leur brüiant délire ,
 Sur le peu d'Air que je respire
 Rien-tôt chicânera mes droits.
 Je pourois à cette Peinture
 Joindre encore de nouveaux traits :
 Tu m'apris que trop de Portraits
 D'un Tableau gâtent la Structure.
 Loin , enfin , loin de l'imposture ,
 Des Esprits victimes des Sens ;
 Dont le génie est , sans parure,
 Le faux Peintre de la Nature
 Et le faux Chantre du Bon-Sens.*

*Chés toi , j'ai puisé ces Maximes :
 Je dois t'en consacrer l'Essai :
 Oui , Cher Mentor souvent au vrai
 Tu m'apris l'art d'unir les rimes.
 Ah ! par de plus sublimes airs ,
 Et pareils à ceux de ta Lyre ,
 Que ne sais-je-ici te redire
 De tes bontés les traits divers !
 Tu m'obligeas dès ma naissance * ,
 Et malgré ma reconnoissance ,
 Je ne puis t'offrir que mes Vers.*

NEUCHÂTEL.

* M. C. est Parain de l'Auteur.



REPLIQUE à l'Épître badine de Mr. MARCET DE MESIERES.

CHer Ami, car sans vous conoitre,
 Je vous prens en affection,
 Malgré la forte friction
 Dont sur moi vous usés en Maitre :
 Vous me dites très bien mon fait
 Sur ma Critique vétilleuse ;
 Ma Muse est une radoteuse,
 Qui du badinage parfait
 Ignore le charmant secret.
 Pardon de la liberté grande* :
 Dans le Logogriphe, j'ay cru,
 L'Ortographe un point de comande,
 Le Devincur perplex, recrû,
 Pourroit se rompre en vain la tête,
 Si l'Ortographe n'est complète.
 Un é, de trop ou de trop peu
 Rendroit un mot indéchiffrable :
 Et ce qui devoit être un Jeu
 Deviendroit un tourment de Diable.
 Mais laissons là ce différent,
 La Fontaine est un bon garant :

Quoi

* voies les Mémoires d'un Chevalier de Grammont, où il parle d'un Marchand Bâlois qu'il trouva à Lion.

Quoi qu'on lui passe la licence ,
 En faveur de mille beautés ,
 D'autres feront très bien je pense ,
 De prendre moins de libertés.
 Raïons l'autre mot qui vous choque,
 Et ne parlons plus de Rébus :
 Ne plaise aux Dieux que je provoque
 Un tel Favori de Phébus ,
 Qui pourroit sur ma friperie
 Lancer mille traits en furie ;
 Car il a , come il me paroît ,
 La tête assés près du bonet.

Ami j'accepte vôtre Epite
 En échange du rare Oiseau :
 Je la préfère , à juste titre ,
 A Merle blanc , ou blanc Corbeau :
 J'en goute fort la paranthèse ,
 Où par belle gradation
 Vient , enfin , la Conclusion
 Qu'en ce Monde tout est fadaïse.
 Vous mettés quelqu'exemption ,
 C'est fort bien fait ; j'en suis bien aise :
 Parlons avec précaution ,
 Devant certaine Faction
 Dont le Zèle est feu de fournaïse.
 Dès que d'eux il est question
 Passons y come Chat sur braïse.
 Vous me semblés bon compagnon ,
 Mais prenés garde en vos joguetes ,
 Que nos Sacrosaints Interprètes

N'aillent y trouver de l'Oignon.
~~En~~ batisant de Logogriphe
 Leur vénérable obscurité,
 De Lucifer, je vois la grife,
 Prête à vous serrer le côté.
 Gare la bouillante Chaudière;
 La Clé d'Enfer tourne en leur mains
 D'une vitesse singulière;
 Malheur à tous pauvres Humains,
 Qui leur font froncer la paupière.
 Mais pour tous les autres Savans
 Vous pouvés les berner à l'aise;
 Dans un besoin nos Révérens
 Viendront apuier vôtre These.
 Plusieurs d'entr'eux, à la Raison
 Disent plus d'une injure en Chaire:
 Elle n'est qu'erreur & misere,
 Depuis qu'Adam, come un Oison,
 A sa Moitié voulut complaire:
 Dès qu'on reçoit ce grand mystère,
 Je suis surpris de ce Haro,
 Si fort criailé sur Roulleau.
 Son Discours m'a plû, je l'avoüe,
 Dût on n'en faire laide moüe:
 Je ne l'aprouvè pas en tout,
 Mais pris en gros, on a beau dire,
 Il me paroît de très bon goût.
 Son vrai but n'est point de proscrire
 Les Sciences n'y les beaux Arts:
 Ses Critiques font mille écarts

Du vrai point de la Controverse ;
 Laissons ces chemins de traverse ;
 Si par les faits il a prouvé ,
 Que malgré l'Esprit cultivé
 Chés les Nations différentes ,
 On ne vit jamais que les Maîtres
 En dévinrent plus excellentes ,
 Il faut supprimer ces clameurs :
 Il aura sa Cause gagnée ,
 Sur la Question proposée ,
 En dépit de ces Clabaudes.
 Je laisse à côté , tout le reste ,
 Et ne veux point m'aller fourrer
 Dans ce conflit ; La malepeste !
 Je pourrais m'y faire bouter.
 Peut être un peu de jalousie ,
 De la part de ses Concurrents ,
 Pour le prix de l'Académie ,
 Fomente des débats si grands.
 J'admets votre Arrêt équitable ,
 Sur le point difficultueux ;
 Un même Bien rend l'un Coupable
 Et l'autre un Homme Vertueux.

Quoique vieux , j'aime encore à rire ,
 Et voudrais de bon cœur souscrire
 A l'honête invitation ,
 Que me fait votre aimable Muse ;
 Mais il faut que je m'en excuse :
 Souvent dans l'inanition,
 Par l'âpre persécution

D'un Démon noir, acariâtre,
 Qu'on nomme palpitation,
 Qui plus cruel qu'une Marâtre
 Envers l'Enfant d'un premier lit,
 Par un tiraillement maudit,
 Sur mes nerfs exerce un Empire,
 Qui me fait souffrir le martyre,
 Me tue, excède, anéantit.
 Quand il me met à la torture,
 Ce qui ne vient que trop souvent,
 Il faut-quitter plume & lecture.
 Aucun Remède en la Nature,
 Ne me sert non plus que du vent :
 J'ai fait la triste expérience,
 Qu'il ne me reste en mon tourment,
 Pour unique soulagement
 Qu'une paisible patience.

Excusés si je tais mon Nom,
 Come je suis déjà barbon,
 On pourroit trouver à redire
 Que sur pareil ton j'ose écrire,
 Et parmi les Fils d'Apollon
 On ne le conoitroit qu'à peine,
 Les Habitans du haut du Mont
 Conoissent peu ceux de la Plaine :
 Obscurément couvrant mon front ;
 A quelque'égout de l'Hypocrène,
 Je vais, par fois, me rafraichir,
 Mais ce n'est qu'à la dérobée ;
 Quand j'en ai pris une gorgée,

*Ce bruvage fait me guérir ,
 De l'ennui qui feroit languir ,
 Mon Ame de Maux affligée.
 Cher Ami , puissies vous jouir ,
 Plein de santé , du doux plaisir
 De boire à la Source Sacrée ,
 Ce Nectar , à tasse comblée ,
 Qui sait si bien vous divertir .
 Gardez vous de vous départir
 Du doux & riant badinage
 C'est à mon gré le seul partage ,
 Qu'un Galant Homme y doit choisir ,
 Et c'est le véritable Usage
 Des Fleurs qu'au Pinde il va cueillir .*

Neûchâtel le 26. Mars.

L. C. C.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

Extrait d'une Lettre de Paris du 9. Mars.

DEpuis quelques Années , il s'est formé parmi nous , come en *Angleterre* & en *Prusse* , une espèce de Secte de Philosophes , qui semblent vouloir ataquér la Religion & la réduire au *Deïsme*. Plusieurs petits Ouvrages nous ont fait conoitre une partie de leur Système. Non contents de le débiter verbalement & par écrit , ils ont osé produire leurs Opinions en *Sorbone* , & les y faire paroître come si elles ne contenoient rien de contraire à la Religion , ni à la Doctrine de l'Eglise.

Un Abé , nommé *Mr. de Prade* , Prêtre du Diocèse de *Montauban* , avoit tenté , lors qu'il soutint sa Thèse de Bachelier , d'y faire entrer des Sentimens hétérodoxes ; mais son Censeur lui fit raier toutes les Propositions qu'il trouva défectueuses. Il réussit mieux dans celle de sa Licence , qui fût imprimée & soutenüe. Mais l'Assemblée aiant aperçu le Venin , qui y étoit caché , en fût émüe. On dénonça la Thèse ; elle fût examinée & condanée peu de jours apres.

L'Abé de Prade lui même fût décrété, & pour éviter d'être mis en Prifon, il s'est retiré dans les Pais étrangers, avec quelques uns de fes Confrères. Cette Thèse est depuis lors devenue fi rare, qu'on pouroit à peine pour 50. Ecus en trouver une. Entr'autres Erreurs qu'elle renfermoit, en voici deux principales. Par la première l'Abé prétendoit & foutenoit, *Qu'il n'y a jamais eu de véritables Miracles, & que tout ce qu'on a publié dans tous les tems a ce fujet n'a d'autres fondemens, que la Superftition des Peuples, ou la fourberie des Prêtres & des Moines.* Dans la feconde, l'Auteur foutenoit la *Matérialité de l'Ame.* Non feulement ces Erreurs ont reçu, en Sorbone le traitement qu'elles méritoient; mais l'Archevêque de Paris les a encore condanées par un Mandement dont on fait beaucoup de cas.

Et come l'Abé De Prade étoit un des Editeurs du *Dictionnaire Encyclopédique*, fa Thèse a influé fur cet Ouvrage, & a donné lieu à faire arrêter & défendre le débit du fecond Volume, dont l'impreffion étoit achevée: Il est fâcheux que cet Ouvrage utile pour les Arts & les Sciences ait reçu un pareil échec; mais on trouvera aparemment les moïens d'en doner la continuation au Public, en dépouillant les Articles de tout ce qu'il pourroit y avoir contre la Religion.

On attribue à Mr. *Diderot*, l'un des principaux Auteurs de l'*Encyclopedie*, un autre Ouvrage, qui vient de paroître & qui se débite en cachette. Il est intitulé *Histoire d'Emma*. Dans ce Livre *Emma* (autrement l'Âme) est représentée sous l'Allégorie d'une jeune Fille, qui est soumise à une Tutrice, laquelle est chargée de son Education. La Tutrice se décharge de ce soin sur cinq Compagnes qu'elle lui donne (& qui dans l'Allégorie sont les Cinq Sens de Nature). C'est dans cette Compagnie qu'*Emma* profite & fait plus ou moins de progrès; car la Tutrice n'y entre plus pour rien. L'Auteur Métaphysicien n'a pas manqué de répandre, dans cet Ouvrage, toute la sagacité d'Esprit qu'on lui conoit. Ce Livre, qui est très rare, fait beaucoup de bruit ici, & on le recherche avec empressement.

NEUCHÂTEL.

UN Anonyme nous a adressé un Ouvrage grand in 12. de 366. pages intitulé, *Réflexions Critiques sur divers Sujets, A Londres, chez Prévôt & Comp. MDCCLI.* en nous demandant de l'anoncer. Quoi qu'il soit daté de 1751. il comence, nous dit-on, seulement à paroître, & nous ne croions point que ce soit une Impression de Londres.

L'Article I. de cet Ouvrage traite en XXXIV. §. *De la manière d'établir les vrais Principes de la Morale.*

Le II. roule sur la nature de la Morale & son étendue, & contient XX. §.

Le III. parle de l'Amour du Plaisir, & est divisé en XX. §.

Le IV. contient en VII. §. une Apologie de la Morale Chrétienne sur le sujet de l'Amitié.

Le V. établit l'Utilité de la Métaphisique, en XXIII. §.

Le VI. nous présente, en XI. §. des Remarques sur la Tolerance.

Le VII. & dernier Article est de XX. §. Il traite de la Considération, qui est due aux Gens de Lettres.

Il y a du beau, du solide & du neuf dans tous ces Articles, & peut être quelques Pensées hardies; mais il ne nous a pas paru, en le parcourant, qu'il y eût rien contre la Religion, ni contre les Mœurs. Nous parlerons, un autre Mois, plus au long de cet Ouvrage.





LETTRE APOLOGETIQUE

*En faveur du Beau-Sexe, écrite par une Dame,
au sujet d'une nouvelle & rare Découverte.*

Vous êtes bien plaisans, *Messieurs les Hommes*, de croire que vos Têtes soient faites pour la Philosophie & les nôtres pour les vétilles ! Vous vous imaginés que nous sommes incapables de faire de grandes Découvertes ? Détrompés vous : Nous en faisons qui sont infiniment plus utiles que les vôtres. Une de nos fantaisies est quelquefois plus avantageuse à l'Etat, que tous vos grands Livres remplis d'A. B. C. & que toutes les figurés de vos Grimoires. Nous ne faisons pas grand cas de vos Sciences ; mais vous en faites beaucoup des nôtres. Vous êtes bien heureux que nous vous aprenions le grand art de plaire. Pauvres Hommes ! Où en seriez vous, si nous nous avisions de renoncer à nos agrémens, pour monter contre vous nos Idées sur un ton froidement philosophique. Avoués de bone grâce, que notre Conversation a des charmes bien plus piquans, que vos Ouvrages les plus travaillés.

Vous n'êtes naturels qu'à force d'Art. Votre Imagination n'est pas à l'unisson de vos sentimens. Chez nous c'est le Sentiment qui remue l'Imagination & l'aide à mettre en œuvre ses fleurs & ses gentilleffes. L'expression ne nous coute rien, parce que les Objets font sur nous une vive impression. Ce qu'on sent bien, on l'exprime de meme.

Vous vous plainés que nous ne tariffons point, lorsque nous venons à parler de nos Ajustemens, de nos Modes ou de nous memes, car vous avés l'injustice de nous confondre avec elles. Mais savés vous bien, que vos reproches ne vous font pas honneur? Si vous avés l'Esprit pénétrant, vous apercevriés mille différences, qui vous échapent & que nous faisons. Vous êtes etonés de ce que nous parlons tant, & nous le sommes de ce que souvent vous parlés trop, même en parlant peu. Vous faites apercevoir une disette d'Idées, une Imagination stérile, qui ne s'ébranle que par les grandes secouffes. Nous parlerions moins, si nous voyions moins. Est ce nôtre faute, si vous n'êtes pas aussi inventifs que nous? Allés, il y a plus de délicatesse, plus de finesse, plus de neuf, plus de profondeur, dans ce que vous apellés nos *miserables propos*, que dans la vaine Philosophie, dont vous prétendés déco-

décorer votre Esprit. Le Génie se déploie, aussi bien dans les petites choses, que dans les grandes.

Vous blâmés l'inconstance de nos Goûts, sans prendre garde aux avantages qu'en retire le Commerce, ni au plaisir que nous vous procurons par la nouveauté. Nous mettons les Arts en mouvement & les Marchands en pratique. Je puis assurer en conscience, que la seule chose que nous avons à nous reprocher, par rapport aux Modes, c'est que nous ne les variations pas assez. Jugés si vous êtes coupables, vous autres Hommes, avec votre ennuyeuse uniformité.

J'ai à vous communiquer une Découverte, qui pourra contribuer à vous rendre plus beau, & le Blé beaucoup plus commun, à augmenter les branches du Commerce & par conséquent les richesses de la Nation. Dites après cela, que les Femmes ne sont pas capables de s'élever à de grand Objets ! Venons au fait.

Je suis lassé de vous voir avec vos Cheveux toujours enfarinés, toujours blanchis. Toujours la même couleur ! Toujours du blanc ! Quoi de plus ennuyeux ? Ne mettra-t'on jamais sur mes Cheveux que de la Poudre blanche ? ... C'est votre faute, Messieurs les Hommes ; pourquoi n'en avés vous

pas inventé de diverses couleurs, come les Rubans, que vous fabriqués pour nous? Mais cette admirable Invention nous étoit réservée, & le Ciel m'a sans doute fait naître pour cette rare découverte. Je me suis déjà poudrée en couleur de Roses, & mon Miroir m'a dit, que j'étois au mieux. Ah! si vous m'aviés vüe! J'ai essayé le bleu céleste, & j'étois à manger. J'ai soufflé des Couleurs, dont j'ai assorti les nuances; elles ont produit un éfet admirable, au moien d'une Boete plate de fer blanc, sans fond & sans couvercle, de manière que ma Poudre ne pouvoit voler de côté ni d'autre. Je me suis poudrée en Ondes de différentes couleurs, à l'aide d'une Boete onnée; le succès a payé mes espérances. Enfin je suis parvenue à faire un Parterre de mes Cheveux. Ah! que cette Découverte admirable m'a causé de joie! Celles de *Descartes* & de *Newton* n'ont jamais pû leur en procurer une semblable. Représentés vous une jeune Femme, qui aspire à la gloire de faire une révolution dans l'Empire des Agrémens, & qui trouve le moien de les varier, de les multiplier & de changer toutes les Têtes de l'Europe. Mon plaisir fut si grand, qu'il brouilla toutes mes idées, sur tout ce qui n'avoit pas de rapport à mon entreprise. Ce jour là, j'oubliai de met-

tre une de mes Mouches ; une autre fut placée sans intelligence ; je mis des Fpingles, qui faisoient l'effet le plus mauffade du Monde. Pleine de mes idées, j'étois entraînée par leur courant. Je mourois d'envie de faire voir à tout le Monde la nouvelle parure que j'avois inventée. J'ai pourtant été allés Maitresse de moi même pour me contenter du sufrage de ma Femme de Chambre & de celui d'un aimable Poete, dont je vais rapporter les Vers & la Réponse que j'y ai faite. Y auroit-il de la vanité à faire conoitre les louanges qu'on me donne ? ... Non, car on ne fait pas qui je suis.

*Ces Fleurs que vôtre Main peignit sur vos Che-
veux,*

*Ne vous donent point d'avantage ;
Iris, vôtre Beauté fait tort à vôtre Ouvrage ;
Et vôtre Esprit à tous les delx.*

*De vos attraits ornée ; abdiqués la parure.
Laiissés à nos Chloés les Pompons & le Fard.
On ne doit rien devoir à l'Art,
Quand on doit tout à la Nature.*

R E P O N S E.

*Embélir la Nature est le talent suprême.
Ne blâmés point un Art par l'Amour inventé.
En se parant pour l'Objet que l'on aime,
Ce qu'on ajoute à sa Beauté,
Flate autant que la Beauté même.*

Une Mode née en Province ne prendroit pas à *Paris*. J'atens donc, que la Cour ait donné le ton pour le suivre avec cette supériorité que les Inventeurs ont sur ceux qui copient. Soit qu'on teigne la Poudre ordinaire; ou qu'on emploie d'autres matières, les Dames doivent faire des Réflexions sérieuses sur les couleurs qui assortissent à leur teint. Les Brunnes feront bien de choisir le petit jaune & le bleu céleste; les Blanches & les Brunnes claires, la couleur de Rose, le Verd de Pomme; les Blondes la couleur de Feu, le Bleu-Turc, le gros Verd, l'Orangé; le Violet & plusieurs autres couleurs foncées.

On fera curieux sans doute de savoir comment je suis venue à bout de peindre des Fleurs sur mes Cheveux: Le voici. Après leur avoir donné une foible couleur de Rose, pour servir de fond au Tableau, je fis appliquer sur ma frisure un Carton qui en avoit la forme. Il étoit couvert de Fleurs évuidés. On ne laissoit découvert que l'endroit évuidé, où l'on souffloit la Poudre colorée. Le Feuillage de la Fleur étoit d'un beau Verd. Il ne s'agit plus que de trouver le secret d'aller aussi loin par cette méthode, que par la Peinture à l'huile ou en détrempe. Ne pourroit on pas faire une application de l'Art des
Ta-

Tableaux imprimés dont on a tant parlé? Quoi qu'il en soit, voilà un Art au Berceau. Il est de l'intérêt des Homes de travailler avec les Femmes à le porter au plus haut point de perfection.

Les Homes qui portent Perruque auront bien plus de facilité à s'embéler, que ceux qui n'en portent point. Il est aisé de teindre les Cheveux en toutes sortes de couleurs, & de faire sur les Perruques des desseins de différens goûts; en Satin, en Rocailles, en Guirlandes, en Mosaïque, en Ondes, en Marquetterie en Camayeux. On verra bientôt des Perruques marbrées, mouche-tées, en Point d'Hongrie, en Arc en Ciel, en Hautelisse, à Personages, à Fleurs, à Ramages &c. Je goûte d'avance le plaisir que nos yeux auront à parcourir, dans une nombreuse Assemblée, des Têtes ornées de mille façons différentes. Nous autres Dames, sur tout, nous n'épargnerons rien, pour avoir les couleurs les plus brillantes. Sans cesse occupées à inventer de nouveaux Desseins, nous passerons toute la Matinée à les faire exécuter. O que nos Femmes de Chambre vont pester! N'importe. Il appartient bien à ces Pécores de trouver à redire à nos Amusemens! Après tout, que faire quand on n'est pas occupée à sa Toilette? Pour moi, j'aurai toujours une vraie & sincère obliga-

tion aux perſones qui m'apprendront les moiens de la faire durer long-tems, d'une manière qui m'amuſe. N'eſt ce pas beaucoup d'être occupée de ſoi même ? Plus on eſt jolie, plus on eſt belle, plus on trouve de plaisir à ſe parer. Avant que de recevoir des louanges ſur ſes Agrémens, on goûte le plaisir & l'avantage d'en mériter.

J'eſpère que les Hommes & les Femmes me ſauront gré de leur avoir ouvert une ſource d'Agrémens, qu'on ne pourra épuifer. J'ai oui dire qu'on avoit découvert dans les tons des couleurs, une eſpèce d'harmonie viſible, qui fait un vrai plaisir à ceux qui ſont verſés dans la Muſique de la Vue. Je prie donc, en ce cas, le fameux Père *Caſtel*, Jéſuite, qui a inventé le *Clavecin Oculaire* de nous apprendre à nous poudrer mélodieuſement &c.



ENFANS changés en Nourice. Histoire ſingulière.

UN Conſeiller de la Ville de *Rennes*, Capitale de *Brétagne*, n'avoit eû de ſon Mariage qu'une Fille qu'il avoit donné à nourrir à une Femme des environs. Cette Femme eût le malheur de laiſſer tomber cet Enfant dans le Feu, lorsq' il étoit encore dans l'âge le plus tendre, ce qui l'avoit extrême-

ment défiguré. Désespérée de ce funeste accident, dont elle n'osoit informer ses Parens, dans la crainte d'être punie de sa négligence ou du moins privée de la récompense qu'elle atendoit, cette Nourrice se trouvoit dans un grand embaras. Après avoir fait inutilement tout ce qu'elle put imaginer, pour éfacer les tristes marques dont cet Enfant étoit couvert, elle ne trouva point de meilleur expédient que de le changer & d'y substituer sa propre Fille qui étoit du même âge. Les Parens ne s'aperçurent point de cet échange, & la Fille de la Nourrice prit facilement dans leur amitié, la place de leur véritable Fille. Au bout de trois Ans, le Conseiller jugea à propos de retirer son Enfant, qui avoit contracté une si forte liaison avec la petite brulée, qu'on ne crût pas qu'il convint de les s'éparer. On les fit donc venir l'une & l'autre dans la Maison du Conseiller où l'on prit un soin extrême de leur éducation.

Ces Enfans élevés ensemble conservèrent toujours les sentimens d'amitié qu'ils avoient conçus des leur Enfance; mais l'âge leur ayant fait conoitre qu'ils n'étoient pas nés tous deux pour le même état, la brulée pensa à s'affurer au moins un sort honnête. Elle pria instamment sa Sœur de Lait, d'intercéder auprès de son Père pour qu'il

voulut bien lui faire une Dot, au moïen de laquelle elle put rester dans le Couvent, où elles avoient été mises toutes deux en qualité de Pensionnaires.

Quoique ces deux tendres Amis ne se s'éparassent qu'à regret, elles en prévoioient cependant la nécessité. La Fille putative du Conseiller, cèda donc aux instances de sa Sœur de Lait, & fit à son Père la demande de la Dot en question. Elle n'eut pas de peine à l'obtenir & dès lors la brulée fut destinée à être Religieuse. Elle resta néanmoins encore avec sa chère Compagne jusques à ce que celle-ci fut donnée en Mariage à un jeune Home fort riche, qui devoit aussi être fait incessamment Conseiller dans le même Parlement. La séparation se fit alors, non sans répandre beaucoup de larmes de part & d'autre, ni sans se jurer réciproquement une amitié éternelle. L'une alla donc s'ensevelir pour jamais dans sa Retraite & l'autre entra dans le grand Monde pour y remplir sa vocation.

Elles goutoient tranquillement l'une & l'autre les douceurs de leur état, lorsqu'au bout de 15. Mois un malheureux incident est venu tout à coup troubler leur félicité, & les rendre aussi malheureuses qu'elles avoient été heureuses jusqu'alors. C'est incident est, que vers ce tems là la Mère Nou-

rice étant tombée dangereusement malade & aiant révélé à son Confesseur l'échange qu'elle avoit fait autrefois de ces deux Enfans , celui ci l'a obligée , sous peine de ne jamais entrer en Paradis , de révéler ce secret à celles qui y étoient intéressées ; ce que la bone Femme a exécuté. C'est ici où l'on a un exemple bien sensible du pernicieux & détestable éfet que produisent presque toujours les Richesses dans le Monde.

A peine ces deux Filles , si tendrement unies dès les premiers instans de leur Naissance , ont elles été instruites de leur véritable état , que la Discorde s'est mise entr'elles & qu'elles n'ont pû se souffrir. L'exécration de la distinction du *Tien* & du *Mien* , source intarissable de toutes les dissensions que l'on a vues , que l'on voit & que l'on verra sur la Terre , changea tout à coup ces deux Cœurs , qu'il sembloit que la Mort même n'auroit pû séparer. Cette étrange métamorphose comença par la Religieuse. Trois Passions , les plus violentes de celles qui agitent & déchirent le Cœur humain, l'operèrent , l'Am-bition , l'Amour des Richesses & celui de la Liberté. Ce qu'elle avoit regardé jusqu'alors come la faveur la plus signalée que le Ciel put lui faire devint tout à coup pour elle le sujet de son suplice. Son renoncement au Monde auquel elle ne prétendoit rien ,

tant qu'elle ignoroit son véritable état, fut le premier Boureau qui comença à la déchirer. Son Imagination s'étant alors remplie du faux brillant des vanités mondaines, lui fit regarder come le plus grand des malheurs, l'heureux état qu'elle avoit embrassé & dans lequel elle n'étoit occupée deux jours auparavant, qu'à remercier Dieu des bontés qu'il avoit eû pour elle. Sa tendre & chère Compagne dont il s'étoit servi pour les lui procurer, devint à ses yeux un Monstre qu'elle ne regarda plus qu'avec horreur, quoiqu'elle n'ait pas eû la moindre part à la supercherie de la Nourice. Enfin le sacrifice volontaire qu'elle a fait à Dieu de sa Liberté devint pour elle un tourment affreux, & sans songer que la difformité la priveroit dans le Monde des plaisirs qui y flatent le plus son sexe, elle n'aspira qu'à y rentrer au plutôt, avec autant d'ardeur que si son salut éternel dépendoit de cette folle démarche. En conséquence elle a sollicité & sollicite encore la cassation de ses Vœux & la permission de rentrer dans tous ses Biens.

D'un autre côté; les Parens du Conseiller, qui est mort pendant cette intervalle, se trouvant les Héritiers naturels, par l'état que la Fille a embrassé, demandent à être mis en possession de tous ses Biens, come leur appartenans de droit.

Enfin le jeune Conseiller, qui a cru épouser la véritable Fille de son défunt Confrère, prétend de son côté que tous ses Biens lui appartiennent en vertu du Mariage qu'il a contracté. Toutes ces prétensions litigieuses ont mis dans ces deux Familles une discorde affreuse dont les suites auroient été à craindre, si la Justice n'y eût interposé son autorité. C'est ce qu'a fait le Parlement de *Bretagne*, devant lequel cette Affaire se plaide actuellement, avec beaucoup de chaleur de part & d'autre.



LOGOGRIPE.

JE suis, Ami Lecteur, un Etre dont le nom
 Se trouve dans un Fruit & dans une Chanson.
 Ma première moitié aussi, ne t'en déplaît,
 Tu la liras dans une Thèse.
 Ma dernière est un terme en François usité,
 Et sans voïelle exécuté.

PAIN, est le Mot du premier Logogri-
 phe du Mois passé; & l'Auteur du second
 l'explique par le terme F O U R M I L L O N.



T A B L E.

<i>R</i> éponse à une Objection sur l'obligation où sont les Jeunes Gens de s'appliquer à la Pieté. 203	
Troisième & dernière partie des Observa- tions sur le Discours & la Réponse de Mr. Rousseau.	221
Eloge historique de Mr. de Cbéseaux.	243
Demêlé entre Mr. le Professeur Hailer & le fameux La Mettrie.	271
Vers sur la mort de l'Académicien La Mettrie.	280
Építaphe de M. Godefroi Tribolet.	283
Építre à Mr. le C. C.	284
Replique à l'Építre badine de Mr. Marcet De Mézieres.	289
Nouvelles Literaires.	295
Lettre Apologétique en faveur du Beau- Séxe & Découverte curieuse.	299
Enfans changes en Nourice, Hist. singulière.	306
Logogriphe.	311

ERRATA de FEVRIER.

A la fin de la pag. 160. & au comencement de
la 161. les conoissances comencèrent par
degrés, *lisés*, les conoissances comencèrent
aussi à décheoir & diminuèrent par degrés.
P. 163. ligne 17. *Ouges*, *lisés*, Ouvrages.